

CABIER  
DRomans québécois Page D 3  
Essais Page D 4  
Romans libertins Page D 6  
Littérature jeunesse Page D 7  
Stéphane La Rue Page D 8

ARTS VISUELS

## LIVRES

Charles Baudelaire, autoportrait



Marché de la poésie

La  
musique  
des mots

C'est la rencontre de deux langues, d'un auteur et d'un nouveau public. Souvent sous-estimée par le public, la traduction est essentielle à la diffusion de la littérature. Qui n'a pas goûté les mots de Baudelaire traduisant Edgar Allan Poe? Cependant, de tous les genres littéraires, c'est la poésie qui est la plus difficile à traduire. Au deuxième Marché francophone de la poésie de Montréal, qui se déroulera du 10 au 12 mai, place Gérard-Griffin, la traduction de la poésie sera un thème de conférence et de débats.

CAROLINE MONTPETIT  
LE DEVOIR

Pour traduire un poète, il faut entrer dans son univers, pénétrer dans sa maison, porter ses vêtements, habiter son cerveau, voir avec ses yeux.

«Si la poésie est aussi la voix de l'autre en soi-même, alors ce petit livre constitue peut-être, et à maints égards, une transfiguration», écrivait le poète Jacques Brault en liminaire du magnifique recueil intitulé *Transfiguration*, paru au Noroît et qu'il a signé avec le Canadien E. D. Blodgett, où les deux poètes se traduisent et se répondent mutuellement.

Depuis environ 20 ans, Jacques Rancourt, Québécois d'origine installé à Paris, organise le Festival franco-anglais de poésie. D'abord festival de poésie, l'événement est devenu, au fil des ans, festival de traduction, ce qui permet une rencontre entre les poètes de diverses langues ainsi qu'un meilleur rayonnement de leurs œuvres à l'étranger.

Là, chaque année donc, des poètes québécois, français, suisses, irlandais, américains et écossais se rencontrent et s'entraduisent.

«Par le moyen de la traduction, on mettra en rapport des poètes de langues française et anglaise de cultures différentes, européenne, nord-américaine, africaine ou australienne. Par le moyen de la traduction, les poètes entrent aussi dans le monde les uns des autres et souvent continuent à échanger et à publier des poèmes des uns et des autres», dit Jacques Rancourt, lui-même poète, qui participera d'ailleurs à quelques-unes des activités du marché de la poésie de Montréal.

La traduction de la poésie, explique-t-il,

VOIR PAGE D 2: MOTS



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Jamais peut-être les questions du rapport au passé, de l'histoire et de la mémoire n'ont été aussi présentes qu'à notre époque. Régine Robin, historienne et sociologue de l'UQAM, s'y intéresse depuis toujours et offre, avec *Berlin chantiers*, un livre abouti, fascinant et émouvant.

ANTOINE ROBITAILLE

«C'est sans doute dû à la fin des idéologies. "No future, a past", dit-elle spontanément, le sourire en coin, pour expliquer l'obsession mémorielle contemporaine qui accompagne et favorise la multiplication et des forages rétrospectifs, la plupart du temps effectués en parallèle.

Or, aujourd'hui, il est sans doute peu de lieux comme Berlin où ces questions se posent, et se superposent, avec autant d'acuité. Ou le «passé ne veut pas passer», selon l'injonction de l'historien controversé Ernst Nolte. Ou l'injonction du «devoir de mémoire» et son corollaire, le «travail de mémoire», provoquant mille et une tensions, pesent et s'incarnent jusque dans le tissu urbain. Berlin se veut chantier. Chantier de reconstruction rapide, pour effacer les traces de la catastrophe. «Allez, on efface et on recommence.» Mais aussi, à l'inverse, chantier pour se souvenir, chantiers de monuments... et de contre-monuments, lesquels tentent d'échapper à la «sacralisation pétrifiée». Comme ces traces mémorielles disséminées, de types nouveaux, inédits. «Il n'y a qu'à Berlin que je vois ça», dit Régine Robin, en faisant par exemple référence à des inscriptions discrètes, mais présentes dans le quotidien, qui se multiplient à Berlin. Des noms de déportés, sur une plaque, et interprète avec bonheur. Berlin, laboratoire d'un rapport postmoderne au passé.

La seconde raison de cette passion berlinoise est davantage personnelle. Pour cette juive d'origine polonaise, Berlin revêt un caractère interdit. Comme la langue allemande, d'ailleurs. Polyglotte, Régine Robin, qui a le yiddish comme langue maternelle — langue juive ayant une grande proximité avec l'allemand —, devrait la parler aisément. Mais non. Elle a beau comprendre cette langue, la lire parfaitement, même l'aimer (il faut

VOIR PAGE D 2: BERLIN



L'expérience mystique

liberté

revue littéraire

n° 252

# LIVRES

## MOTS

### Le traducteur de poésie doit faire preuve d'abord et avant tout d'humilité, de modestie

SUITE DE LA PAGE D 1

pose des problèmes particuliers. D'abord parce qu'il faut tenir compte, en poésie, du son et du rythme des mots, autant, voire parfois plus, que du sens.

«En même temps que vous essayez de trouver l'équivalent dans votre langue, vous avez à traduire un texte qui a un sens, qui a même plusieurs sens.» Ici, il y a donc un mariage souterrain entre le premier sens d'un mot, le deuxième sens d'un autre mot et le troisième sens d'un autre mot encore, explique-t-il.

Pour le Montréalais Donald Winkler, Montréalais qui a traduit en anglais un choix de poèmes de Roland Giguère et le recueil *Romans-fleuves* de Pierre Nepveu, la traduction de la poésie est «un jeu». C'est aussi pour lui, en traduction, «le plus grand défi et le plus pur». «Au fur et à mesure, il faut juger, se rendre compte, à certains endroits; est-ce que je vais respecter davantage la musique ou le

sens? Cela peut même varier dans un même poème. C'est très intuitif, bien sûr, et c'est une question d'équilibre», dit-il.

Dans *La Traductrice*, la revue du festival de traduction de M. Rancourt, on peut comparer diverses versions traduites d'une même œuvre. La phrase de Marie-Claire Blais dans la dernière strophe des *Sommeilleurs*, par exemple, qui se lit: «Nous avons notre bonheur clandestin / Enfermé dans nos muscles barbares», devient soit «our happiness is something secret and apart / locked away in the wildness of our thighs», selon les mots de Peter Boyle, soit «our happiness we kept secretly / Cooped up in our brutish bodies» dans les mots de Stewart Conn.

Jacques Rancourt ajoute que le traducteur de poésie doit faire preuve d'abord et avant tout d'humilité, de modestie. Cette humilité doit faire en sorte par exemple qu'on n'essaie pas d'enjoliver les passages que l'on juge

plus faibles. «On les traduit, on les apprivoise», dit-il. C'est indispensable «si on veut que le lecteur reçoive le poème à travers la traduction».

### Deux extrêmes

Chez les traducteurs de poésie, il y a deux extrêmes, dit-il. Il y a les traductions très littérales, que les poètes traduits préfèrent souvent, et il y a l'interprétation. Selon Rancourt, le traducteur doit tenter, dans sa propre langue, de coller le plus possible au rythme du poème original. «Chaque vers entraîne le suivant, plus ou moins long, plus ou moins court. Il y a une interdépendance qui est fondée au moins autant sur le rythme et la musique que sur le sens. Le sens est presque donné de surcroît», dit-il.

En général, on traduit vers sa langue maternelle. La connaissance intime qu'ont les traducteurs des mots fait en sorte qu'ils risquent moins de commettre des erreurs de connotations, par exemple. La poésie européenne, même la poésie contemporaine, a une forme plus classique que la poésie d'Amérique, dit Rancourt. Les Nord-Américains ont vu passer la beat generation, le jazz, des courants qui ont modifié leurs façons d'écrire. «Si vous traduisez un poète comme Robert Creeley, par exemple, il y a une partie de ses poèmes qui ne peut être bien traduite qu'en québécois. On y trouve des jurons, une façon de sacrer. Et, à l'intérieur du poème, il y a des raccourcis, des "insides jokes", propres à l'esprit nord-américain.»

De la poésie irlandaise, par ailleurs, Rancourt relève une constante très terrienne, où le paysage est souvent présent. «Il y a toujours un mystère ou du sacré» dans cette poésie, note-t-il. Sans s'alourdir avec des considérations politiques, les poètes irlandais montrent «une volonté de rester sur le territoire de la poésie et de ne pas mentir», dit Rancourt, donnant à titre d'exemple Thomas Kinsella.

Au hasard des rencontres, des connivences, des complicités se tissent entre les poètes, qui peuvent ainsi former des tandems. Cela a été le cas pour Jacques Rancourt et John F. Deane, qui se sont découverts des affinités malgré leurs identités distinctes. «Pourtant, on n'écrit pas de la même façon. Lui a une écriture plus terrienne et plus religieuse», dit Rancourt.

Cela a aussi été le cas pour Jacques Brault et E. D. Blodgett. Transfigurés, ils ont écrit ensemble un seul et même recueil, bilingue, pour notre plus grand bonheur.

### DEUXIÈME MARCHÉ FRANCOPHONE DE LA POÉSIE

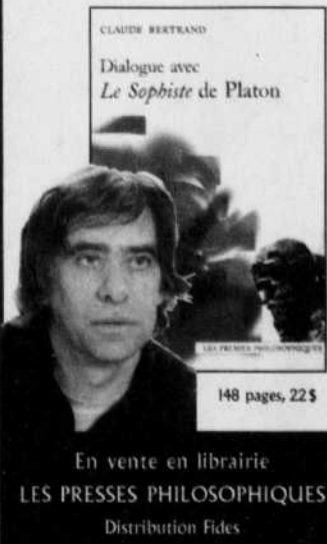
Du 10 au 12 mai  
Place Gérald-Godin  
À Montréal

### VIENT DE PARAÎTRE

#### CLAUDE BERTRAND

#### Dialogue avec Le Sophiste de Platon

«Le royaume des apparences ou des ombres est un passage nécessaire pour arriver à la vérité.»



En vente en librairie  
LES PRESSES PHILOSOPHIQUES  
Distribution Fides

## BERLIN

### Berlin chantiers, en soi, est un aboutissement

SUITE DE LA PAGE D 1

l'écouter parler du datif allemand avec affection), les phrases n'arrivent tout simplement pas à se former dans sa bouche. «C'est un blocage, constate-t-elle, je n'y arrive pas.» Un divan pourrait sans doute permettre de mettre au jour les racines de cette incapacité. C'est du reste ce que constitue l'essai *Berlin chantiers*, qui vient de paraître chez Stock. Le livre s'ouvre sur cette affirmation: l'allemand, c'est, inconsciemment, la langue de l'ennemi, la langue d'Auschwitz. «De temps à autre, écrit Robin, des rires gras, un "Achtung! Achtung!" dans le métro, des policiers avec des bergers allemands, des "petits riens" qui donnent la chair de poule.» Malgré tout, précise-t-elle, «je me sens bien à Berlin. J'y suis rarement triste. Alors qu'à Paris...»

### Le deuil

Ne pas oublier. Mais, au moins, faire le deuil. Voilà le mot clé du rapport au passé proposé par Régine Robin après d'autres, telle Nicole Loraux. Robin, s'inspirant de Freud, ainsi que d'Alexander et Margarete Mitscherlich, explique cette voie. Un homme perd un être cher. Le deuil réussi, dans ce cas, conduira à la «perlaboration», la cicatrisation en quelque sorte. «Le souvenir de l'être perdu, l'attachement pour lui demeure. Mais la vie, éventuellement, peut continuer.» Sinon, deux impasses sont probables. La première, c'est «l'inconsolable»: l'être plongé dans la mélancolie qui n'arrive pas à faire le deuil. Alors, «la vie ne peut pas continuer», au sens figuré mais souvent aussi au sens propre: le suicide. Ce sera le destin de ce pauvre Ernst, ami photographe auquel Régine Robin rend ici hommage, qui ne pouvait souffrir le passé nazi de sa famille et qui a choisi d'en finir. Autre impasse: l'oubli, la dénégation, le refoulement. Mais «il n'y a jamais de table rase», insiste Régine Robin. Le propre du refoulé, c'est d'effectuer des retours!.

Evidemment, la vie est plus complexe que la théorie, surtout quand on transpose celle-ci sur le destin des collectivités. Il n'y a rien de parfaitement noir ou blanc. Tout est gris. Le tiraillement entre mélancolie et oubli fonde pourtant des tensions bien réelles. Surtout quand il s'agit d'événements comme la Shoah ou la période du régime nazi, «ces douze terribles années». Dans ce cas, avoue Robin, le deuil s'avère pratiquement impossible. Que peut donc signifier ici, concrètement, la *vergangenheitsbewältigung*, «ce mot d'un kilomètre de long» souvent traduit par «maîtrise du passé»?

Une utopie, bien sûr, mais, insiste-t-elle, «il y a toutefois quelques réussites», notamment dans les contre-mouvements. Elle mentionne par exemple le nouveau Musée juif de Berlin, construit par Daniel Libeskind:

«Il y a là une tentative de construire un immeuble éclaté, brisé, figurant matériellement l'absence, le vide de ces milliers de juifs allemands qui manquent. C'est quand même très fort!»

### Aboutissement

*Berlin chantiers*, en soi, est un aboutissement. L'auteure elle-même l'affirme. On pourrait ne pas la croire, mais la lecture le confirme. Régine Robin montre ici une pleine maîtrise du genre littéraire qu'elle invente de livre en livre depuis une vingtaine d'années, un genre aux frontières de l'essai et de la littérature. Dans *Le Roman mémoriel: de l'histoire à l'écriture du non-lieu* (Éditions du Préambule, 1989), elle déclarait: «il me semblait que tout un pan du réel ne se donnait que dans la littérature». Une bonne partie de son œuvre, depuis la fin des années 70, vise à fonder, sans les confondre, le genre de l'essai historique classique et celui des récits, cherche à explorer les interfaces entre petite et grande histoire.

«Berlin chantiers, c'est le résultat de dix ans de travail», explique Robin. C'est aussi une ambition maîtrisée, dont l'essentiel repose sur plusieurs niveaux de déambulations. Promenade dans les intenses débats historiographiques, d'abord; dans le choc entre les générations allemandes au sujet du passé ensuite et dans la fameuse «querelle des historiens» qui, en Allemagne, oppose notamment Nolte à Habermas. Flânerie, aussi, dans la littérature postcommuniste ensuite, celle empreinte d'un paradoxal «blues du Mur». Cela, sans jamais quitter Berlin, son passé, son présent, ses rues, ses places, ses habitants, ses métros à ciel ouvert qui trouvent parfois majestueusement le brouillard. Tous chemins qui mènent à un lieu précis: la fiction.

En effet, *Berlin chantiers* se termine, voire culmine, sur une petite nouvelle touchante à propos d'une femme juive qui ouvre, dans la partie est de la capitale réunifiée, une boutique de brocante où elle vend des papiers, des cartes postales, autant de traces du passé. «Cette chiffonnière, c'est beaucoup moi. Mais en me donnant une nouvelle identité, fictive, je peux renouer les fils tendus dans le reste du livre.» Tous les thèmes de ce livre riche réapparaissent soudain.

Et l'on se dit que l'écheveau de la mémoire et de l'oubli, aujourd'hui, nécessitant sans doute un nouveau type d'essai historique. Celui-ci, forgé par une «raison sensible» (pour reprendre les termes de Michel Maffesoli), Régine Robin semble bien avoir réussi à le mettre au jour.

### BERLIN CHANTIERS

Régine Robin  
Stock, coll. «Un ordre d'idées»  
Paris, 2001, 450 pages

### BEAUX LIVRES

## Écrire au café

CAROLINE MONTPETIT  
LE DEVOIR

La seule évocation de leurs noms, même longtemps après leur mort, suffit à attirer les foules de touristes et de curieux. Bien des géants de l'histoire de l'art et de la littérature ont disparu, mais les lieux qu'ils ont foulés, eux, existent toujours. Ainsi les cafés de Paris ont-ils l'aura des clients prestigieux qui les ont fréquentés. Et un joli ouvrage, publié aux Éditions Plume et intitulé *Les Cafés d'artistes à Paris*, retrace la mémorable histoire de ces cafés, où s'est souvent joué le cours de l'histoire de l'art et de ses artisans.

Le recueil s'ouvre sur Montmartre, bien sûr, celui d'avant l'assaut des touristes, où George Sand et Frédéric Chopin vivent quelques épisodes de leurs amours troubles, et où se rencontrent, au Café Gerbois, les premiers impressionnistes, qu'ils s'appellent Monet, Renoir ou Pissarro. C'est dans ces cafés aussi, où Henri de Toulouse Lautrec promène son pinceau gouaillieur, que règne cette faune bigarrée que l'on ne voit désormais plus que sur des affiches. Louvrage, bien agrémenté de photos, nous présente ainsi la célèbre *Goulu*, trônant depuis sur une affiche signée Toulouse-Lautrec, ou encore Yvette Guibert, autre muse du peintre, toujours gantée de noir et au sourire affolant.

Plus tard, les surréalistes ne se priveront surtout pas du plaisir de fréquenter les cafés de Montmartre. Au milieu des années 1920, ils élisent domicile dans un café voisin du Moulin Rouge, le Cyrano, où, «en rangs serrés à la terrasse, ils rédigent des lettres d'insultes aux écrivains et aux peintres à succès, aux critiques de tous bords, ou ils s'entassent dans l'arrière-salle, véritable poudrière, pour tenir leurs assises», écrit Gérard-Georges Lemaire, auteur du texte accompagnant l'ouvrage. C'est là encore qu'André Breton, leader du mouvement surréaliste, procède à certaines excommunications, celles entre autres d'Antonin Artaud et de Philippe Soupault.



MARTIN H. M. SCHREIBER

### Les Deux Magots.

Mais d'autres quartiers de Paris ont aussi leur étoile. La Closerie des Lilas, de Montparnasse, a son heure de gloire. C'est le poète Paul Fort qui y règne en maître à partir de 1903, en y établissant son quartier général et en y recevant amis et auteurs intéressés à participer à la revue *Vers et prose*. Plus tard, encore, le lieu sera un véritable rendez-vous culturel cosmopolite, point de chute privilégié pour y rencontrer Ernest Hemingway ou Tristan Tzara.

La chronique des cafés d'artistes de Paris serait évidemment incomplète sans Saint-Germain-des-Près et, surtout peut-être, le célèbre Café de Flore, construit en 1885, sur l'emplacement d'une ancienne abbaye. Entre ses murs «gris et crasseux» s'est réuni durant des an-

nées le gratin de l'intelligentsia parisienne, à commencer bien sûr par Simone de Beauvoir et Jean-Paul Sartre, entre autres habitués notoires de ce lieu de culte. Le livre est une sorte de balade dans la prestigieuse histoire artistique de Paris, en compagnie de ceux qui l'ont faite, et dont on livre, entre deux photos ou deux anecdotes, des citations savoureuses.

### CAFÉS D'ARTISTES DE PARIS

Textes de Gérard-Georges Lemaire et photos de Martin H. M. Schreiber  
Éditions Plume  
Paris, 2001, 176 pages

**GROUPE Renaud-Bray**  
24 librairies — Champigny — Garneau — Librairie

**NOS MEILLEURES VENTES du 25 avril au 1<sup>er</sup> mai 2001**

1 Roman Qc	ADÉLAÏDE - Le goût du bonheur, t. 2	5 Marie LABERGE	Boréal
2 Roman Qc	GABRIELLE - Le goût du bonheur, t. 1	22 Marie LABERGE	Boréal
3 B.D.	ASTÉRIX ET LATRAVIATA	8 Albert UDERZO	Albert René éd.
4 Roman	LE DÉMON ET MADEMOISELLE PRYM	3 Paulo COELHO	Anne Carrière
5 Jeunesse	HARRY POTTER ET LA COUPE DE FEU, t. 4	23 Joanne K. ROWLING	Gallimard
6 Psychologie	CESSEZ D'ÊTRE GENTIL, SOYEZ VRAI !	16 T. D'ANSEBOURG	L'Homme
7 Guide	LE QUÉBEC - Collection Guide Vert	4 COLLECTIF	Michelin
8 Spiritualité	LE GRAND LIVRE DU FENG SHUI	106 Gill HALE	Marise
9 Sport	MICHEL BERGERON À CŒUR OUVERT	5 Mathias BRUNET	Qc. Amérique
10 Polar	DEADLY DECISIONS	4 Kathy REICHS	Robert Laffont
11 Essai	NO LOGO : La tyrannie des marques	3 Naomi KLEIN	Leméac
12 Roman	DOLCE AGONIA	7 Nancy HUSTON	Actes Sud
13 Humour	LES CHRETIENNERIES	30 Pascal BEAUSOLEIL	Infatigables
14 Jeunesse	À LA CROISÉE DES MONDES, t. 3 - Le miroir d'ambre	4 Philip PULLMAN	Gallimard
15 Roman	LA MUSIQUE D'UNE VIE	12 André MAKINE	Seuil
16 Psychologie	QUI A PIQUÉ MON FROMAGE ?	20 Johnson SPENCER	Michel Lafon
17 Polar	L'ARGENT DU MONDE, t. 1 & t. 2	9 Jean-J. PELLETIER	Alire
18 Psychologie	LA SYNERGOLOGIE	50 Philippe TURCHET	L'Homme
19 B.D.	TUNIQUES BLEUES N° 44 - L'oreille de Lincoln	3 LAMBIL & CALVIN	Dupuis
20 B.D.	ALBUM SPIROU N° 258	3 TOMÉ & JANRY	Dupuis
21 B.D.	LUCKY LUKE N° 40 - L'artiste peintre	4 MORRIS & GROOT	Lucky éd.
22 Biographie	PRISONNIER À BANGKOK	2 OLIVIER & LESTER	L'Homme
23 Nutrition	LES ALIMENTS DE L'INTELLIGENCE	1 Jean-Marie BOURRE	Océle Jacob
24 Jeunesse	CHANSONS DROLES, CHANSONS FOLLES (Livre & CD)	33 Henriette MAJOR	Fides
25 Théâtre Qc	PIECES À CONVICTION	3 BOURANGER, TREMBLAY	Leméac
26 Récit	ON NE PEUT PAS ÊTRE HEUREUX TOUT LE TEMPS	13 Françoise GIROUD	Fayard
27 Psychologie	À CHACUN SA MISSION	73 J. MONBOURQUETTE	Novelis
28 Architecture	LA MAISON AU QUÉBEC	6 Yves LAFRAMBOISE	L'Homme
29 Roman Qc	UN DIMANCHE À LA PISCINE À KIGALI	27 G. COURTEMANCHE	Boréal
30 Psychologie	JE T'AIME, LA VIE	28 Catherine BENSÂÏD	Robert Laffont
31 B.D.	GARFIELD N° 32 - Le début de la faim	5 Jim DAVIS	Dargaud
32 Roman Qc	UN PARFUM DE CÈDRE - Éd. compacte -	30 A.-M. MACDONALD	Flammarion Qc
33 Essai Qc	LA SIMPLICITÉ VOLONTAIRE	162 Serge MONGEAU	Écosociété
34 Humour	JOURNAL D'UN TI-MÉ	2 5 Claude MEUNIER	Leméac
35 Roman Qc	LA OÙ LA MER COMMENCE	5 Dominique DEMERS	Robert Laffont
36 Roman	FORCES IRRÉSISTIBLES	9 Danielle STEEL	Pr. de la Cité
37 Horreur	CŒURS PERDUS EN ATLANTIDE	5 Stephen KING	Albin Michel
38 Polar	DOSSIER BENTON	1 Patricia CORNWELL	Calmann-Lévy
39 Cuisine	LE LIVRE INTERNATIONAL DES COCKTAILS	183 Paul RIOUX	Héritage
40 Sport	GUIDE DES MOUVEMENTS DE MUSCULATION	154 F. DELAVIER	Vigot
41 Spiritualité	LE POUVOIR DU MOMENT PRÉSENT	31 Eckhart TOLLE	Ariane
42 Sc. Fiction	LA PRINCESSE D'AVALON	2 M. ZIMMER-BRADLEY	du Rocher
43 Histoire	LA MÉMOIRE DU QUÉBEC : de 1534 à nos jours	4 Jean COURNOYER	Stanké
44 Cuisine	SUSHIS FACILES	48 COLLECTIF	Marabout
45 Roman	99 FRANCS	32 F. BEIGBEDER	Grosset

♥ : Coup de cœur RB      ■ : titre semaine sur notre liste  
N.B. : Les dictionnaires et les titres à l'étude sont exclus

Nombre de semaines depuis parution

Consultez notre palmarès hebdomadaire dans toutes nos succursales !

Pour commander à distance :  
(514) 342-2815  
www.renaud-bray.com

**Spirale**  
N° 178 MAI-JUIN

Abonnement : Express Mag, Tél. : (514) 355-3333 - sans frais : 1 800 363-1310 - expsmag@expressmag.com - www.expressmag.com/

DOSSIER : JACQUES DERRIDA, PENSÉE DE L'AUBE  
DIRIGÉ PAR GINETTE MICHAUD ET PATRICK POIRIER

LIVRES

ROMAN QUÉBÉCOIS

Un père à tuer

L'INÉVITABLE

Jean-Paul Roger  
XYZ, collection «Romanichels»  
Montréal, 2001, 200 pages

**J**e l'avoue: ce livre est l'un des plus durs que j'aie lus, tous genres et styles confondus.

Il y a dans *L'Inévitable* des passages tellement durs, racontés si crûment, que leur lecture est à la limite du soutenable.

Et pourtant, on pourrait n'avoir affaire qu'à une histoire familiale

comme il y en tant dans les fictions au cinéma, à la télé ou dans les romans. Mais peut-on seulement parler de famille, ici? On dirait plutôt un clan fermé, hors du monde. Quatre personnes, deux adultes et deux jeunes garçons, soumis à la tyrannie absolue de l'un d'eux, le père, une brute répugnante et vulgaire. Il a possédé la mère, puis viendra le tour de ses deux fils, inévitablement. On n'échappe pas à cet homme, quoi qu'on tente. On ne peut espérer que de brefs répit pendant son absence, ou souhaiter qu'il s'acharne sur les autres plutôt que sur soi.

Dans ce huis clos infernal, mère et enfants n'ont que le choix de leurs pertes. La mère, pour protéger son premier fils — et s'assurer qu'il n'aura droit, lui, qu'à des coups —, sacrifie le deuxième que, de toute façon, elle n'a jamais désiré, comme en fait foi une des scènes du tout début du roman, saisissante, où elle rejette avec dégoût le sexe du petit enfant de cinq ans. Cette femme se fabrique peu à peu, patiemment, un mépris pour ce deuxième enfant. Elle le prive même de son prénom: Paul se fait appeler «le smat», «le fendant», «M. Tout

connaître» — car il a le défaut d'être curieux de tout et de dévorer une encyclopédie — ou «babines de suceux».

On devine à ce dernier surnom que la mère sait fort bien ce qui se passe entre son mari et Paul. Cela, qui a commencé quand celui-ci avait à peine sept ans, et qu'il raconte dans ce roman, ce cauchemar qui va durer lui-même sept ans, le temps de tuer la première enfance, jusqu'à la fin du livre. Paul retrace le long parcours de son asservissement aux plaisirs du père, cet homme immense, si fort, dont le corps lui répugne, l'effraie, le subjuge. Cet homme qui n'est que cela, un corps — et un maniaque: gare à la façon dont on lui prépare ses sandwiches...

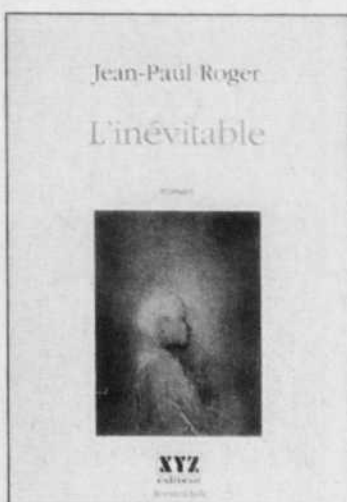


Robert Chartrand

«Coincé entre l'oubli maternel et l'amour paternel», entre cette mère qui l'épuise et ce père qui le vide, Paul a parfois mal. Il a honte de prendre plaisir aux jeux pervers que lui impose son père. Par là, il se l'attache, il n'est pas mécontent du désir qu'il suscite. En grandissant, par compulsion, il s'adonne à une frénésie de dépense sexuelle. Il est devenu ce que son père espérait de lui: une infatigable machine-objet de plaisir.

À l'école, il sera fidèle à ce qu'on attend de lui, classé parmi les «poches» mais mal accepté par ceux-ci, qui le trouvent trop «nerds» à leur goût.

La solitude de ce garçon est totale. Il va croiser une jeune fille, observer certains camarades, incapable d'imaginer avec eux des rapports autres que sexuels. Pour s'évader de cette prison que son père lui a faite, il ne lui reste que l'imagination, qui lui permet de parcourir une nature merveilleuse où les arbres et les pierres le



comprennent, des jeux avec les mots, ou encore des conversations avec un personnage qu'il s'est inventé, Trois-Mots. Quand il le peut, il se cache dans un trou qu'il a creusé dans la terre et rêve tranquillement. Seule cette inhumation lui procure du repos.

Jean-Paul Roger ne s'en cache pas: il a lui-même été un enfant battu et violé. Il en est fait allusion au dos du livre, et dans les remerciements qui lui servent d'avant-propos. Roger en a d'ailleurs témoigné, avec d'autres, dans le film de Michelle Desaulniers, *Plaisir honteux*, et on sait qu'il participe au CRIPHASE, nom donné au Centre de ressources et d'intervention pour hommes abusés sexuellement dans leur enfance. Ce qu'il raconte dans ce roman, note-t-il, «ce n'est rien comparé à ce [qu'il] a vécu».

Il y a donc eu pour lui, de toute évidence, un exercice de catharsis par l'écriture de ce roman, dont on ne peut que souhaiter qu'il lui ait été utile. Mais j'oserais dire que cette dimension autobiographique importe peu pour les lecteurs, si ce n'est qu'elle peut susciter leur empathie. Ce qui compte avant tout, c'est que Jean-

Paul Roger a su faire de cette expérience un livre, un authentique roman. Cette enfance broyée, dont certains épisodes ont peut-être été vécus tels quels, est écrite. Elle est donnée à lire.

Ce personnage de garçon raconte sa survie au jour le jour, faisant alterner les faits et les fantasmes. Les scènes de sexualité brute, de violence — c'est la part insoutenable — sont nombreuses, mais elles forment avec d'autres, plus sereines, un lieu d'écriture bien plus que matière à voyeurisme.

Ce garçon «trop jeune pour ce genre d'aventures d'amour et de massacre» — mais y a-t-il un âge pour cela? —, Roger en a fait un véritable personnage et de son aventure, un récit. Au début d'un chapitre, il peut y avoir une phrase, toute simple, et qui fait craindre le pire: «Aujourd'hui c'est vendredi, ma vie se complique.» Il y a ainsi, tout au long du livre, des juxtapositions étonnantes, qui disent bien le désordre dans lequel se débat le jeune narrateur. Autre exemple: «Quand je promets à mon père de lui être fidèle, ma voix change. Je deviens n'importe quoi. Ma mère dit que je mue.»

Peu nombreuses mais tout aussi remarquables, certaines assonances ou allitérations, des métaphores — notamment à propos du phallus du père — disent, au delà des simples jeux de mots, que nous sommes ici engagés avec ce personnage dans une quête éperdue de sens. Celui-ci récite même un Notre-Père blasphématoire, nécessaire dirait-on, où s'inscrit tout son désespoir: «Tu ne m'as pas aimé, tu n'as pas répondu à mes prières, tu es vraiment Dieu.»

L'homme qui a écrit ce livre, s'il a cherché à panser ses blessures, a également su céder la place à l'écrivain.

robert.chartrand5@sympatico.ca

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

À coups de pelle

SOPHIE POULIOT

**Q**ui dit la maison d'édition Les Allusifs dit, bien entendu, romans courts, mais aussi, chose plus importante encore, réflexions sur le destin. C'est du moins à cet exercice que sont consacrés les quatre ouvrages déjà publiés par cet éditeur québécois. La vie, la mort, le cours que prend une vie ou celui qu'elle aurait pu prendre en d'autres circonstances sont les sujets de prédilection abordés par les auteurs de cette maison. *Tête de pioche*, d'André Marois, emprunte aussi cette voie, mais de façon abrupte et dérangeante. Dans ce roman, la violence et la désillusion déstabilisent, attristent mais, surtout, suscitent la réflexion. Qu'est-ce qui a bien pu faire de ces enfants des êtres sanguinaires, sans foi ni loi?

Dans l'espoir de réhabiliter les mineurs inculpés de crimes graves, l'État a décidé de leur éviter la prison pour adultes tout en leur infligeant une peine qui, croit-il, les dissuadera de revenir à la criminalité une fois celle-ci purgée. Dans un sol désertique, ces jeunes criminels creuseront donc des trous. Des trous, des trous et encore des trous. Sans savoir à quoi ces cavités serviront, les criminels à barbe naissante savent seulement que le travail abattu la veille sera à reprendre le lendemain, le surlendemain, et ainsi de suite, *ad nauseam*.

Dans l'exécution de ce châtiment digne du supplice de Prométhée, les creuseurs sont armés de pelles et de pioches. Armés, en l'occurrence, est bien le terme approprié car, dans les mains de ces tueurs d'âge pubère, ces instruments deviennent rapidement les pièces détachées d'un arsenal meurtrier. Et la haute surveillance dont on les entoure sera impuissante à éviter la fratricide au sein de ces compagnons de peine.

Il peut être malaisé de comprendre que, pour certains individus, enlever la vie d'autrui puisse être un geste quasi naturel et sans réelle conséquence — si ce n'est judiciaire —, mais ce l'est

encore plus de constater que de tels raisonnements puissent voir le jour dans le tout jeune esprit d'un être humain à l'orée de l'existence. Car jamais la conscience de ces tueurs n'est torturée par leurs gestes. Cette indifférence face à ce que plusieurs, dont les juédo-chrétiens, appellent le Mal n'est pas sans ébranler le lecteur.

Malgré tout, sans qu'il les trouve attachants, ce dernier en viendra à sympathiser avec quelques-uns de ces jeunes criminels car la narration, omnisciente, voyageera d'un esprit à l'autre, permettant ainsi de suivre les méandres de la pensée chez plusieurs des personnages. Néanmoins, le narrateur se révélera avare de détails. Ainsi, si certains attentats au sein du groupe de malfrats trouvent une explication — quoique la futilité des motifs ayant entraîné un geste aussi extrême laisse chaque fois abasourdi —, d'autres resteront nébuleux.

De même, certains pourraient se montrer insatisfaits des portraits qui sont tracés des prisonniers. Par exemple, les délits qu'ont commis les délinquants pour être détenus dans un camp de réhabilitation ne sont presque jamais mentionnés. On ne sait, en définitive, que très peu de choses à leur sujet, ce qui peut laisser le lecteur sur son appétit. En fait, on souhaiterait que le roman soit plus long... dans la mesure où ces pages supplémentaires serviraient à donner plus de détails sur l'histoire et non nécessairement à la prolonger. Quoi qu'il en soit, l'ouvrage d'André Marois n'est certes pas une œuvre inachevée. Elle est complète en soi, plutôt réussie même; seulement, un désir subsiste d'en connaître davantage sur ces êtres presque inhumains et pourtant si réels qui se découpent mutuellement à coups de pelle et de pioche. Des individus qui, malgré leur brutalité, ou peut-être à cause d'elle, fascinent.

TÊTE DE PIOCHE

André Marois  
Les Allusifs  
Montréal, 2001, 101 pages

LITTÉRATURE FRANÇAISE

Amour métaphorique

NAÏM KATTAN

**J**ournaliste, éditeur et critique littéraire, Jean-Paul Enthoven publie un roman, *Aurore*, une histoire d'amour ou, plus précisément, le récit d'une passion. Le narrateur, sans autre occupation que la vente des tableaux hérités de son père, fait, lors d'un dîner mondain, la rencontre d'une femme: Aurore. Il a la conviction que c'est elle qu'il attend depuis toujours mais c'est cependant elle-même qui prend l'initiative de la suite. Elle lui donne un rendez-vous et lui propose de passer la nuit dans une chambre d'hôtel.

L'homme vit sa passion, part en voyage avec elle en Italie. Tout en répondant à son amour, Aurore tait tout sur son passé.

Puis, un matin, après une nuit d'amour dans une chambre d'hôtel, elle disparaît sans laisser d'adresse. Désespéré, il obtient du concierge de l'hôtel le numéro de téléphone qu'elle avait demandé. La correspondante porte le nom d'Angelica. Elle le connaît et souhaite le voir. Elle habite une grande maison à Saint-Cloud où elle organise des dîners, des rencontres. Bref, elle est tout simplement une maquerelle de luxe et Aurore est l'une de ses filles.

L'homme tombe de haut, mais sa passion demeure tout aussi irrésistible. Il finit par retrouver la disparue. Elle a les yeux bandés et le reçoit comme un client parmi d'autres. Elle lui propose de reprendre leur relation après

avoir découvert qui elle était mais il décide de la quitter et elle disparaît encore une fois sans laisser de traces.

Les personnages de ce roman sont des ombres. On sait qu'Aurore et Angelica sont des Polonaises et que la jeune fille fut maltraitée par un père autoritaire... Le narrateur a lui aussi souffert de la rigidité de son père. Aussi dépense-t-il inconsidérément son héritage car il se sent coupable de l'avoir reçu. Ni l'un ni l'autre ne perdent pour autant leurs allures de fantômes.

Le roman est écrit avec application et est rempli de remarques philosophiques, de réflexions sentencieuses sur l'amour.

Une autre lecture de ce roman

semble possible. L'auteur fait allusion au mythe d'Orphée. Son livre pourrait être pris pour une fable qui rejoint la légende. Comme ses personnages, l'homme et la femme de cette légende se regardent et se reconnaissent dans un miroir. Ils s'engagent dans une passion forcément tragique car l'amour est lié à la mort. Inconsciemment, ils vivent au cœur de l'enfer et leur bonheur éphémère n'est qu'une illusion qui s'évanouit dès que la conscience prend le dessus.

AURORE

Jean-Paul Enthoven  
Editions Grasset  
Paris, 2000, 218 pages

GUIDES VOIR

L'ITALIE façon VOIR



ITALIE  
39,95 \$

ROME  
29,95 \$



FLORENCE  
et la Toscane  
29,95 \$



NAPLES Pompéi  
et la côte amalfitaine  
29,95 \$

SICILE  
29,95 \$

SARDAIGNE  
29,95 \$



VENISE  
et la Vénétie  
29,95 \$

Libre Expression

5<sup>e</sup> ANNIVERSAIRE "LIBRAIRIE D'OCCASION"  
**LE LIVRE VOYAGEUR INC.**  
LIVRES EN TOUS GENRES  
ACHAT-VENTE-SERVICE À DOMICILE-ÉVALUATION  
3547 RUE SWAIL, ANGLE CÔTE-DES-NEIGES MÉTRO CÔTE-DES-NEIGES H3T 1P5  
BRUNO LALONDE 514.738.0999

**LIBER**  
Laurent-Michel Vacher  
*Une triste histoire*  
et autres petits écrits politiques

180 pages, 20 dollars

Romanichels XYZ éditeur

Denis Thériault  
*L'iguane*

Le grand voyage au pays des tritons, dans la Ville des villes.

**Denis Thériault**  
*L'iguane*

186 p. • 19,95 \$

XYZ éditeur, 1781, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3T1  
Téléphone: (514) 525.21.70 • Télécopieur: (514) 525.75.37  
Courriel: xyzed@minik.net

## LIVRES

ESSAIS QUÉBÉCOIS

## Éloge du comptable indigné

CONTES ET COMPTES  
DU PROF LAUZON

LE NÉOLIBÉRALISME DÉNONCÉ NET, FRET SEC!

Léo-Paul Lauzon

Lancôt Éditeur

Montréal, 2001, 248 pages

Alors que la plupart de ses collègues, experts en comptabilité, font office de «peddlers d'abris fiscaux» spécialisés dans les «petites combines pour riches avertis», Léo-Paul Lauzon consacre plutôt ses lumières à la dénonciation de l'injustice sociale et au combat en faveur d'un système économique équitable. Qualifié de bouffon par des propagandistes à la Claude Picher qui n'apprécient pas tellement qu'un connaisseur vienne évaluer, chiffres à l'appui, leurs sornettes, l'impétueux comptable de l'UQAM ne s'en laisse pas imposer.

Vulgarisateur hors pair (il n'a rien à cacher, lui), Lauzon est une sorte de moraliste des temps modernes qui traque inlassablement les exploités déguisés en philanthropes. Au ronron procopitaliste sauvage du patronat et des pages économiques de nos journaux, il oppose un véhément discours social-démocrate: «Marx n'a jamais été pour le marché, que je sache! Alors que moi, j'ai toujours dit que je ne suis pas contre le libéralisme économique, en autant qu'il soit accompagné d'une justice sociale digne de ce nom. J'admets une certaine inégalité économique, en autant que l'on assure à toutes et à tous l'accessibilité universelle aux biens et aux services sociaux premiers.»

Dans *Contes et comptes du prof Lauzon*, un recueil de 51 chroniques parues dans plusieurs journaux et revues communautaires, le comptable indigné met à contribution toute sa verve, son humour et ses connaissances afin de déculotter les grands prêtres, fort nombreux, du capitalisme québécois.

Toutes les couleuvres de l'offensive néolibérale y passent, à commencer par le mythe des entreprises étouffées par les impôts. Lauzon, qui a consacré de multiples études empiriques à ce sujet, se scandalise que l'on puisse continuer de colporter cette imposture. En additionnant le recours aux abris fiscaux, les impôts reportés (à perpète) et les stratagèmes d'évasion fiscale, les 800 entreprises canadiennes les plus importantes contourneront le taux statutaire de 46,6 % et s'en tirent avec un taux réel d'impôts payés, en 1999, de 10,2 %. Pire encore, plusieurs d'entre elles obtiennent même un remboursement fiscal! Assister, ensuite, au triste spectacle de la fausse générosité offert par les dirigeants de ces «sang-sues de l'État» au moment d'une guignolée annuelle a de quoi lever le cœur: «Pour les entreprises, l'exploitation de la pauvreté est devenue partie prenante de leur stratégie de marketing.»

Louis  
Cornellier

Le culte des privatisations tous azimuts passe aussi dans le tordeur Lauzon. Partisan acharné des services publics sur lesquels les affairistes tentent de faire main basse, Lauzon s'en prend, entre autres, à Sylvain Vaugeois, «ce gogo-boy de salle paroissiale», qui a proposé l'instauration d'un REER-santé (et la construction d'hôpitaux privés) afin d'ébrécher le caractère universel du système public. «Étant donné, constate Lauzon, que les trois quarts de la population ne peuvent déjà pas contribuer à un REER», il est facile de conclure au caractère profondément injuste et dangereux d'une semblable proposition, dont l'application laisserait sur le carreau la vaste majorité des gagne-petit.

Une mécanique néo-libérale

Que penser, maintenant, des pressions en faveur de la privatisation de la SAQ («une véritable mine d'or») et d'Hydro-Québec? La collectivité braderait ses joyaux, ses vaches à lait, et en tirerait profit? Comment se fait-il que des idées aussi farfelues par-



viennent à paraître pertinentes? Selon Lauzon, il existe une sorte de «mécanique néolibérale» d'avancement des idées: un «pantin» (genre Sylvain Vaugeois) émet d'abord une idée; celle-ci est relayée par une figure d'autorité intellectuelle (Pierre Fortin, par exemple), diffusée par les médias et finalement adoptée par un politicien. Voilà l'opération crédibilité bouclée et la dissidence muselée.

Quand, en effet, le parti au pouvoir et l'opposition s'entendent comme larrons en foire pour se mettre au service des affairistes, quand les faiseurs d'opinions économiques discutent de l'accessoire sans jamais remettre en cause l'essentiel d'une vague de fond néolibérale, quand même les syndicats dorment au gaz (adhésion naïve au dogme du déficit zéro, implication du Fonds de solidarité de

la FTQ dans la relance des Expos), quel espace de débat reste-t-il aux véritables sociaux-démocrates devenus orphelins politiques? Lauzon s'insurge contre cette idéologie qui fait passer des palabres consensuels pour des débats: «Que voulez-vous, moi, je pense qu'il n'y a pas de débat! On a pris le virage ambulatoire sans débat. On a décloisonné les institutions financières sans débat. On va privatiser l'eau sans débat.»

C'est un homme libre qui parle, un homme qui refuse «de travailler sur [son] enfant intérieur plutôt que de dénoncer les injustices», ainsi que nous y invite l'insignifiant culte de l'individualisme contemporain. Parce que le carriérisme lui est étranger, parce qu'il a choisi, une fois pour toutes et réellement, le camp des «53 % des gens [qui] gagnent moins de 20 000 \$ par année au Québec», Léo-Paul Lauzon ne donne pas dans l'euphémisme. Le doigt sur la gâchette polémique, il ne craint pas d'égratigner des hommes d'influence.

Parmi ses victimes, on compte, sans surprise, Jean Charest, chef du «Parti libéral du Québec» devenu «une succursale du Conseil du patronat», l'animateur Jean Lapierre, l'économiste Pierre Fortin, le gestionnaire et idéologue Stephen Jarislawsky, André Bérard mais aussi Pierre Bourgault (pour cause d'antisindicalisme occasionnel), Gérard Larose (accusé de mollesse), la plupart des commentateurs économiques (ceux du *Devoir* y compris), Jacques Parizeau et, surtout, Bernard Landry, servile mécène des entreprises rentables.

Cynique à l'endroit des affairistes et de leurs acolytes, Lauzon, malgré ce que son ironie mordante peut laisser croire, reste un homme d'espoir et d'engagement. Sa parole mobilisatrice et roborative fouette le sang et nous invite à inventer, à rebours des débillements modèles états-unien, néo-zélandais, irlandais, albertain et québécois inc., un espace économique à même de rendre leur dignité aux hommes et aux femmes d'ici. Pour cela, le prof Lauzon mérite qu'on lui rende grâce.

louiscornellier@parroinfo.net

DOCUMENTS

Souvenirs  
et morale du Tigre

LOUIS CORNELLIER

Jeune journaliste sportif au journal *La Presse*, Mathias Brunet est une sorte de Réjean Tremblay en herbe. Surtout versé dans l'analyse du hockey professionnel à la petite semaine, il s'intéresse aussi aux coulisses de cet univers dans des ouvrages très commerciaux qui s'adressent essentiellement aux amateurs de sports de salon. Dans *Michel Bergeron à cœur ouvert*, Brunet prête sa plume à celui que le journaliste Marc Lachapelle, il y a plusieurs années, a surnommé «le Tigre».

Ex-entraîneur des Nordiques de Québec et des Rangers de New York, Michel Bergeron, aujourd'hui commentateur sportif, est une sorte de Rocky Balboa du «coaching» québécois. Joueur de hockey médiocre dans les rangs juniors, petite peste agressive sur la patinoire, Bergeron s'improvisera finalement entraîneur et gravira les échelons jusqu'à la Ligue nationale de hockey grâce à sa fougue.

C'est lui, par l'entremise de Brunet, qui nous raconte sa vie. Entraîneur à l'ancienne, c'est-à-dire plus «motivateur» que tacticien, Bergeron est presque une caricature du «gars de sports» nord-américain. D'origine modeste, dur mais sensible, homme de parole qui glorifie le «respect», enivré par le goût de la victoire, il rêve de se promener en Cadillac blanche (c'est de son époque) et passe d'interminables heures à jaser dans les restaurants avec des «hommes de hockey». Bien sûr, son épouse, qui «est responsable de la maison et des dépenses», a aussi droit aux compliments d'usage.

Les vrais de vrais donc, ceux que Molson aime saluer, apprécieront certainement ce beau bouquet de souvenirs racontés,

comme on dit, assez rondement. Nostalgique quand il évoque ses belles années à la barre des Drapeaux de Trois-Rivières, Bergeron devient carrément fébrile à l'heure de ressusciter la grande rivalité Canadien-Nordiques des années 1980.

J'ai revécu, en lisant ces pages, certains des plus beaux moments sportifs de mon adolescence. Fan éperdu du fleurdelisé, je priais presque pour que mon équipe batte ce Canadien arrogant et tant détesté. Aussi, quand Bergeron parle de la puissante émotivité qui transportait le Québec à cette époque, je me souviens de ma propre histoire avec attendrissement. Voilà, assurément, la principale utilité de ce genre d'ouvrage.

Les Nordiques, depuis, sont morts. Le hockey professionnel s'enlise rapidement dans une logique de surmarchandisation qui le détruira à court terme. Bergeron a fait des crises de cœur. J'ai, quant à moi, un peu vieilli. Je ne prie plus jamais... devant un match de hockey. Le culte de la victoire à tout prix me lève le cœur et la violence sportive itou. Aussi, le témoignage de Michel Bergeron recueilli par Mathias Brunet m'a souvent irrité. Dieu que ces deux-là manquent totalement d'esprit critique! Dieu qu'ils sont pitoyables avec leur morale hollywoodienne à trente sous et leur sentimentalisme viril cucul jusqu'à l'os!

Va, donc, pour les beaux souvenirs, mais le Tigre et son acolyte peuvent bien garder pour eux leurs leçons de vie pour adolescents attardés.

MICHEL BERGERON  
À CŒUR OUVERTMathias Brunet  
Éd. Québec Amérique  
Montréal, 2001, 320 pagesMorale  
hollywoodienne  
à trente sous et  
sentimentalisme  
viril cucul  
jusqu'à l'os!

## Face à l'injonction de consommer

DAVID CANTIN

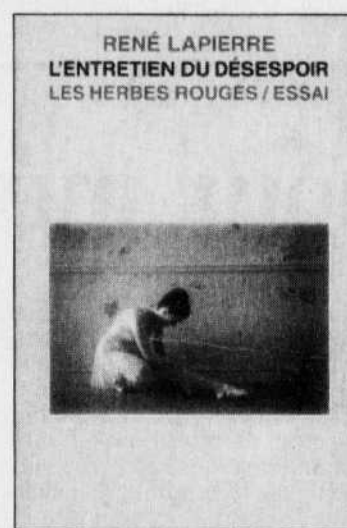
Comment réagir face au désir insatiable de la consommation quotidienne, de l'achat à tout prix, au même titre que cette promesse trompeuse qui fait rêver? A vrai dire, René Lapière n'a pas l'intention d'argumenter. Il oppose plutôt une parole différente à «la loi concurrentielle du toujours-plus». *L'Entretien du désespoir* fait entendre la voix d'un poète qui interroge, d'un polémiste qui ose se laisser séduire par «la consécration du rien dans la langue du vent, de l'herbe et de l'eau». Et si, en quelque sorte, la lenteur venait précéder bousculer un peu nos habitudes les plus graves.

Il ne faudrait surtout pas croire que cet essai cache une série de poèmes en prose. Comme l'indique son titre, *L'Entretien du désespoir* trace un portrait de l'affolement actuel. Il ne s'agit pas simplement de dénoncer. L'exercice serait trop facile et l'humour y trouve aussi son compte. Toutefois, René Lapière s'inspire de cette démolition grandissante afin de combattre le processus de «désidentité» qui

s'opère au sein des échanges culturels les plus fréquents. Il s'attaque à un système insurpassable en le parodiant. Il utilise les slogans, les marques, ces «maximes forgées par les cadres corporatifs», afin d'en révéler le vide aberrant. Le poète va même jusqu'à proclamer: «Beauté morte de beauté, morte de hâte, morte de peur.»

Qu'est-ce qui force l'individu à entretenir un pareil rapport au désespoir, à la souffrance, à la déception? Un réflexe qu'on a déjà oublié, une quête qui commence et se termine dans la surconsommation la plus asservissante. Que faire alors du bien inutile, de l'obsession virtuelle, de ce quelque chose qui dépasse notre propre envie? Lapière attaque de plein fouet ce qu'il dénonce, ce qui l'inquiète de manière récurrente. Il se demande à quel point la publicité en est venue à banaliser la déception du consommable. L'individu doit se soumettre à une vision marchande de l'humain et du vivant; comment peut-il dès lors défendre un rapport valable face à une quelconque culture valide?

La position situationniste de La-



René Lapière  
*L'Entretien du désespoir*  
LES HERBES ROUGES / ESSAI



René Lapière  
*L'Entretien du désespoir*  
LES HERBES ROUGES  
Montréal, 2001, 109 pages

donc? En fait, l'essayiste déploie, au cours des sept chapitres, un besoin de lenteur. Il se glisse dans ce qu'il dénonce pour en extraire autre chose. Une voix sans doute, mais surtout une écriture magnifique dans son art de jumeler la colère au dépouillement. *L'Entretien du désespoir* doit aussi être autre chose qu'une analyse lourde et encombrante: «N'importe quoi pour n'avoir pas à affronter l'infinissable, le déchirement, ce contretemps de la lenteur: là où le désir se recueille dans le plus petit objet, la plus lente vision, l'insignifiance du non-savoir. Abandon de toute maîtrise, de toute illustration de soi.» Et que dire de cette culture qui se donne bonne conscience. Lapière propose ici un essai virulent, comme il s'en écrit trop peu dans le monde des lettres québécoises contemporaines. Un livre d'auteur et de penseur en alerte.

L'ENTRETIEN  
DU DÉSÉSPOIRRené Lapière  
Les Herbes rouges  
Montréal, 2001, 109 pages

À L'ESSENTIEL

## Amour divin

RENÉE ROWAN

SEUL L'AMOUR COMPTE

Pierre G. Van Breemen  
Éditions Bellarmin  
Montréal, 2000, 162 pages

L'auteur, jésuite néerlandais bien connu par ses écrits, poursuit sa réflexion sur un thème central souvent présent dans ses ouvrages: l'amour inconditionnel que Dieu porte à chaque être humain. Maître spirituel, il invite le lecteur à «rester devant Dieu, les mains ouvertes, en attente. Dieu aussi manifeste un grand de patience. Après un temps, Dieu

peut venir et regarder avec amour tout ce que nous tenons». Il s'agit d'un livre de méditation sur l'amour, la confiance, le respect, le pardon, la joie et la lumière.

AU DÉBUT  
DU NOUVEAU  
MILLENAIREJean-Paul II  
Éditions Fides  
Montréal, 2001

Dans la collection «L'Église aux quatre vents» vient de paraître la lettre apostolique *Novo Millennio Ineunte* au terme du grand jubilé de l'an 2000 au cours duquel on a célébré les

deux mille ans écoulés depuis la naissance du Christ. Profitant de l'occasion, le pape a invité l'Église à s'interroger sur son renouvellement pour assumer avec un nouvel élan sa mission apostolique, son engagement spirituel et pastoral.

LE CHRISTIANISME  
EN ACCUSATIONRené Rémond  
Éditions Desclée de Brouwer  
Paris, 2000, 159 pages

Le sujet est d'actualité, le thème récurrent. L'Église est souvent prise à partie et a ses détracteurs. Comment com-

prendre ce discrédit? Doit-on y voir les conséquences d'une spiritualité chrétienne souvent obsédée par le péché, par la mort? Crise ou déclin de la foi? La France est-elle devenue païenne? Le christianisme sait-il répondre à des besoins nouveaux? Autant de questions autour desquelles échantonnent René Rémond et Marc Leboucher. L'auteur conclut en constatant qu'«il garde un fond d'optimisme naturel [...] l'humanité a toujours su trouver en elle la réponse à ses problèmes». L'avenir d'une tradition n'a pas dit son dernier mot, estime-t-il.

ITINÉRAIRES  
DE CONVERSIONWesley Peach  
Éditions Fides  
Montréal, 2001, 327 pages

«Cet ouvrage sur la conversion est unique. Je n'en connais pas d'équivalent», écrit Jacques Grand-Maison qui, depuis plus de dix ans, accompagne l'auteur au fil de ses travaux de recherche-action-formation. Publié dans la collection «Perspectives de théologie pratique», cet ouvrage est qualifié de remarquable par ceux et celles qui ont déjà eu l'occasion de le lire. Il s'adresse aux intervenants: pasteurs, enseignants, animateurs, agents de pastorale, évangélistes, témoins, guides et amis. On y trouve un «ensemble de clés précieuses pour le renouvellement de la compréhension, ainsi que pour l'amélioration de la pratique pastorale d'accompagnement» auprès des nouveaux croyants.

## Utopia

De quelques utopies à l'aube du 3<sup>e</sup> millénaire

SOUS LA DIRECTION DE Laurent Lavoie

PRÉFACE DE Derrick de Kerckhove

Après le «désenchantement», on a besoin de croire et d'espérer encore. Depuis que le mythe est mort, que par la suite les croyances se sont effilochées, les utopies les ont remplacés. On fabrique des utopies comme on fabrique des machines; les unes et les autres s'usent vite.

Fernand DUMONT

Avec la contribution de :

Hakim BEY, Philippe BRETON, Fulvio CACCIA, CRITICAL ART ENSEMBLE, Derrick DE KERCKHOVE, Cédric FABRE et Pascal JOURDANA, FARINE ORPHELINE CHERCHE AILLEURS MEILLEUR, John HANNIGAN, Michaël LA CHANCE, Guy LACROIX, P. Nicolas LEDOUX et Mathieu O'NEIL, Patrice LÉPINE et Eddy MORISSETTE, Alberto MANGUEL, Isabelle RIEUSSET-LEMARIÉ, Lucien SFEZ, Lamberto TASSINARI, Gianni TOTI



250 pages • 25 \$

LES PRESSES DE L'UNIVERSITÉ LAVAL • LES ÉDITIONS DE L'IQRC  
Tel. (418) 656-7381 • Téléc. (418) 656-3305  
Dominique.Gingras@puf.ulaval.ca • http://www.ulaval.ca/puf

## LIVRES

ROMAN DE L'AMÉRIQUE

## Les ravages de l'ennui

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

## Le labyrinthe des nombres

DAVID CANTIN

À ma connaissance, peu d'écrivains ont réussi à traduire de manière éloquentte cette quête d'absolu qui habite la plupart des enfants terribles des mathématiciens. Qu'on pense aux excentricités d'Evariste Galois ou encore à la fin tragique en asile de Georg Cantor, le père de la théorie des ensembles. Comme l'explique Apostolos Doxiadis dans son premier roman, paru en traduction chez Christian Bourgois: «*L'attitude psychologique d'un véritable mathématicien est plus proche de celle d'un poète ou d'un compositeur, c'est-à-dire de quelqu'un qui a affaire à la création de la Beauté, qui recherche l'Harmonie et la Perfection.*»

Salué en Angleterre par des auteurs aussi prestigieux qu'Olivier Sacks et George Steiner, tout comme certains membres de la communauté mathématique, *Oncle Petros et la conjecture de Goldbach* n'est pas simplement une curiosité littéraire mais se révèle un véritable tour de force.

Le récit est pourtant fort simple. Un jeune neveu demeure intrigué par la brebis galeuse de la famille, un certain Petros que son père et son oncle qualifie de «*un des plus grands ratés de notre époque.*» Alors qu'il cherche à en savoir un peu plus, l'adolescent découvre que ce cher Petros, malgré sa réclusion mystérieuse ainsi que sa solitude austère, était à une époque considéré comme l'un des plus brillants mathématiciens. Ne souhaitant pas voir son neveu courir vers une perte semblable à la sienne, l'oncle lui soumet comme défi de résoudre ce qui est toujours considéré comme l'un des problèmes les plus difficiles de toutes les mathématiques: la conjecture de Goldbach. Pour les curieux, il s'agit de démontrer que tout nombre pair au-dessus de 2 est la somme de deux nombres premiers.

À la suite de l'impasse et de la déception de l'élève, on entrera plus profondément dans l'histoire tumultueuse de Petros Papachristos. On apprend que celui-ci a voué une grande partie de son existence à atteindre cette forme «*d'immortalité*» dont parle G. H. Hardy dans son *Apologie d'un mathématicien*. Côté des esprits du début du vingtième siècle de l'envergure de Ramanujan, Littlewood et Turing, il travaillera néanmoins sans relâche dans le plus grand secret afin de s'emparer de ce «*nirvana des concepts, un paradis poétique infaisable tout à fait inaccessible au vulgum pecus.*» Sur le point de découvrir la réponse, Petros, dans son aventure vertigineuse, sera confronté à la thèse de Gödel: «*Et si le théorème de l'incomplétude s'appliquait à son propre problème? La conjecture de Goldbach serait-elle alors indémontrable?*»

Se situant à mi-chemin entre l'intrigue policière et le roman d'initiation, *Oncle Petros et la conjecture de Goldbach* peut aussi bien traduire le portrait d'un engouement faustien qu'un canular métaphysique. Peu importe les conclusions finales de chacun (la conjecture est-elle réellement indécidable?), on découvre que la pure pensée mathématique se rapproche de *L'Art de la fugue* de Bach, de l'idéal romantique des frères Schlegel ou encore d'un système philosophique aussi complexe que celui de Husserl.

Pourtant, Apostolos Doxiadis, qui possède lui-même une formation en mathématique, présente cette errance intellectuelle dans les confins de la géométrie divine de façon attachante et originale. Il me semble qu'il ne s'agit pas dans ce premier roman de ne découvrir qu'une parole véritablement authentique, mais plutôt d'un univers secret pour la plupart d'entre nous. Derrière ce vaste assemblage de culs-de-sac dans lequel Petros se réfugie, on apprend à connaître la détresse de ses pairs. D'autres, comme Pascal ou Newton, iront même jusqu'à abandonner les mathématiques pour la théologie.

On sait toutefois peu de chose à propos de cet auteur qui a grandi à Athènes. Il semble que, dès le plus jeune âge, Apostolos Doxiadis à lui-même voulu suivre les traces de son héros en poursuivant des études savantes en mathématiques. Bien qu'il se consacre désormais à la littérature, Doxiadis a aussi dirigé certains projets au théâtre comme au cinéma. L'éditeur anglais Faber and Faber offre toujours une récompense d'un million de dollars à quiconque résoudra la conjecture de Goldbach.

Pour l'instant, on se contentera de découvrir ce livre tout à fait unique.

## ONCLE PETROS ET LA CONJECTURE DE GOLDBACH

Apostolos Doxiadis  
Traduit de l'anglais, sans mention du traducteur  
Christian Bourgois éditeur  
Paris, 2000, 210 pages

J'aime beaucoup les fines allusions que monsieur Réginald Martel, de *La Presse*, dissimule dans ses textes de haute volée. L'art de régler quelque compte obscur en deux coups de cuiller à pot. Ainsi, dans le cahier littéraire du 29 avril dernier, il trouve le moyen de brocarder, au passage, des «*compatriotes*» dont le comportement «*imbécile*» aurait contribué à faire perdre au Québec encore un peu de terrain à l'étranger. J'avais presque oublié que par ma très grande faute quelques centaines d'écrivains, pour ne pas dire un bon millier, se voient aujourd'hui privés d'un inestimable pied-à-terre bourgeois au cœur de Paris. C'a commencé avec un frigidaire qui ne fonctionnait pas trop. L'après-midi, pour me venger, j'ai complètement saccagé le chic studio où je vivais. Après, *aaaaaaaaarhhh!*, je suis descendu dans la rue. Le lendemain, je suis allé poser une bombe à l'entrée de l'hôtel Lutécia, pas loin de là. Et le surlendemain, j'ai ravagé les Invalides à la *chain saw* avant de transformer en champ de ruines une partie du VII<sup>e</sup> arrondissement. Après, je me suis reposé un peu. Et puis, comme je commençais à m'ennuyer, je suis rentré chez moi à Montréal.

Heureusement que j'ai été remplacé, avec un empressement quasiment suspect, par une célébrité internationale du nom de Vince Poirier, je crois. Il m'a paru tellement têtueux que je ne doute pas qu'il ait connu son petit succès auprès des douaières de la Société des gendeletrés (d'ailleurs, il l'a peut-être vue, lui, la fameuse facture que le Keith Moon de la littérature québécoise aurait laissée derrière lui en partant?). Au fait, Martel: aussi bien avoir eu l'idée

de détruire le studio du Québec à Paris pendant que je m'y trouvais. Sinon, je pourrais me sentir obligé, sait-on jamais, d'y retourner? Un voyage spécial, sans la moindre petite bourse, mais avec une hache cachée dans mes valises. Bon. Vous direz à Robert Baillie que je le félicite pour sa belle écriture féminine. Un autre qui a dû très bien s'entendre avec les rombières de la SGL.

Parlant d'ennui... Norman Levine, auteur de *Vue sur la mer*, aurait sans doute eu intérêt à bénéficier d'un studio du Canada anglais à Londres. Le narrateur qui s'avance à visage à peu près découvert, sous les traits du double de son créateur, aime tellement Londres qu'il y retourne aussi souvent qu'il peut s'entourer (le mot est un peu fort) avec les copains. Mais le pauvre, il est pris pour vivre au bord de la mer avec femme et enfants. Chacun doit porter son fardeau sur cette terre, l'auteur jouissant du privilège tout de même considérable d'en transférer une partie sur le dos de son lecteur. Il y a des livres qui semblent destinés, comme ça, à suinter l'ennui dès les premières pages. Cet ennui même, à la longue, finit par vous tenir. Il devient un projet littéraire.

En se fiant à l'éditeur français de Levine, on pourrait presque croire que les principales qualités de son poulain sont d'avoir été l'ami de Francis Bacon et d'avoir été traduit en Allemagne par nul autre qu'Heinrich Böll. D'accord, ça assoit un curriculum. Mais encore? Joseph Grand, le narrateur, est un écrivain obligé, pour survivre, de rédiger des chroniques de voyage. Rien de déshonorant là-dedans. Mais comme il a trois petites filles à faire vivre, il est régulièrement fauché, une situation

que (vous savez comment c'est) la tendre épouse trouve des manières toujours plus subtiles de lui reprocher. Ou, comme on dit en France: ce soir, c'est tinton, mon chéri! Et au Québec: tu peux te faire un neud dedans, mon vieux.

Or la vie conjugale de Charles semble obéir bien plus à la succession des besoins primaires qu'à une quelconque célébration des corps. Sa femme est du genre à préférer faire ça dans le noir, et puis, ça se passe toujours au même endroit, en haut, dans la chambre. Tu montes? Le lit du meilleur et du pire circonscrit très exactement le répertoire des piouettes possibles. Il faut d'abord se brosser les dents et ensuite consulter les éphémérides du docteur Ogino. Mais l'imagination est aussi parfois au rendez-vous. Ainsi, un trognon de pomme jouera, pour le couple, le même rôle que les célèbres caftays de Swann et Odette dans *A la recherche du temps perdu*.

L'activité littéraire de Joseph consiste pour l'essentiel à monter s'asseoir à son bureau pour faire la liste des articles déjà écrits et pour lesquels il attend de l'argent. Il ira jusqu'à taper à l'aveuglette sur sa machine pour faire croire à sa femme qu'il travaille. On dirait bien que Carnbray, cette petite ville maritime du sud de l'Angleterre, ne l'inspire pas trop. Telle tranquille petite désespérance finit par dégager un charme qui lui est propre. On est quand même content que l'homme réussisse, de temps à autre, à secouer un peu sa torpeur pour se poser des questions: «*Comment se fait-il que quelqu'un d'aussi intelligent que toi se soit mis dans un tel pétrin? Coincé dans une station balnéaire coupée du monde?*»

L'imagination devrait ouvrir quelques possibilités de fuite à cet homme qui, après tout, dans sa jeunesse, avait pris l'habitude de fabuler pour épater ses petites

amies, enrichissant chaque fois de «*nouvelles variantes*» sa biographie. Et, de fait, les meilleurs moments du livre se trouvent peut-être dans le récit à la troisième personne qui, encastré en poupée russe au milieu du roman, permet à Joseph, alter ego de Levine, de dresser un sombre portrait de sa condition, sous les traits d'un certain Gordon, alter ego de l'alter ego.

L'écriture simple et sans fioritures de Joseph coule peut-être un peu mieux à la troisième personne. Juif originaire d'Europe centrale, comme son créateur (Pologne), il affirme que la «*clarté*» de son écriture vient du fait qu'il a «*appris l'anglais comme une langue étrangère. J'ai un vocabulaire limité. Je n'emploie pas de mots compliqués.*» Peut-être bien... même si on a le droit de considérer que Conrad, en Joseph rival, et Nabokov s'en sont un peu mieux tirés. Le style de Levine ressemble souvent à celui d'un rentier qui aurait décidé de raconter sa vie: «*Quand je me suis marié, ça a été pour la vie. Je commençais à m'en rendre compte, parfois à mon grand dépit.*» Etc.

Un travail de traduction un peu loufoque aura entre-temps appris au lecteur que le lac Leach [sic] est cet endroit «*où se déroulaient, dans les années 70 [re-sic], des négociations entre le Québec et le reste du Canada.*», que la ville d'Ottawa est dotée d'une basse ville (*downtown*) plutôt que d'un centre-ville et aussi, surprise, qu'on utilisait déjà des téléphones cellulaires à la fin des années 60. Me demande ce que Réginald Martel en penserait...

## VUE SUR LA MER

Norman Levine  
Traduit de l'anglais (Canada)  
par Richard Crevier  
Phébus  
Paris, 2001, 198 pages

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

## Exercice de survie

BENNY VIGNEAULT

À lire *Ni sols ni ciels*, le premier recueil de nouvelles de Pascale Quiviger publié récemment aux Éditions de L'Instant même, le lecteur avisé pourrait s'imaginer, à juste titre, que l'écrivaine a composé et organisé ses textes de connivence avec le très beau livre de Pierre Bertrand intitulé *Le Cœur silencieux des choses: essai sur l'écriture comme exercice de survie*, publié chez Liber en début d'année 1999. Car bien que de factures différentes — celui-ci est un essai philosophique tandis que celui-là tient de la fiction —, l'un et l'autre, au delà de la seule question thématique, puisent à la même source avec une force d'évocation et une sensibilité étonnantes. Dire ou ne pas dire! Telle est ici la question qui, renvoyant à la formule de Shakespeare, demeure irrémédiablement liée à celles de l'existence et de l'identité.

Partagées entre leur relative autonomie et cette recherche de cohésion propre au principe même de la mise en recueil, les six nouvelles de *Ni sols ni ciels*, d'une façon ou d'une autre, s'articulent autour d'une même question, celle de l'écriture prise comme «*exercice de survie*». Ce faisant, elles répondent à une même nécessité, celle de mettre au jour ce qui ne peut — ou ne doit pas — être dit. Ainsi, les personnages de Pascale Quiviger portent en eux un secret à l'origine d'une douleur qui se manifeste soit par la honte, la culpabilité ou la tristesse, soit par l'angoisse, le sentiment de perte, d'incompréhension ou d'abandon. Ici, ce sera Fleurette, dont l'équilibre affectif a basculé juste après la mort de son père; là ce sera Laure, qui éprouve à vingt-sept ans une soudaine difficulté à s'exprimer oralement, ou encore Thomas, qui perd la maîtrise du langage parce que atteint d'une maladie débilante qu'on appelle l'aphasie.



Pascale Quiviger

NI SOLS NI CIELS

L'Instant même

## L'importance des mots

Devant cette difficulté d'être au monde qui les empêche de fonctionner normalement, ces personnages accordent aux mots une importance capitale, voire salvatrice, qu'ils soient parlés ou écrits. «*Ce que j'essaie de dire, rapporte l'un d'eux dans son journal, c'est que le vide n'existe pas. À côté du silence se trouvent les choses qui parlent, et les choses qui parlent parlent des choses qui se taisent.*»

[...] *Les trous de l'existence ont beaucoup à donner à l'écriture. Ce sont des vides qui ne demandent qu'à déborder. Ils cherchent à ce qu'on leur tende des mots, comme des perches à des noyés.*»

Divisé en deux parties qui constituent autant d'accès à l'univers inusité de Quiviger, le recueil gagnera à être lu dans l'ordre d'apparition des nouvelles car la première partie, intitulée «*Cinq histoires courtes pour apprendre à parler*», prépare la lecture de la nouvelle éponyme, plus exigeante que celles qui la précèdent.

Là où l'écrivaine retient à coup sûr l'attention, c'est dans sa manière de rapporter ces «*petits faits vrais*», une manière à la fois intrigante et déroutante qui laisse généralement le lecteur avancer à tâtons dans l'histoire, se gardant bien de tout révéler d'emblée, s'attardant à ces événements en apparence anodins qui peuvent changer le cours de toute une vie. De plus, *Ni sols ni ciels* profite d'une narration variée et efficace qui sert la justesse des réflexions et l'intelligence du propos.

De par son statut, par la force des choses, le lecteur se retrouve donc témoin de ces histoires hautement humaines qui lui sont révélées, complice de ces secrets enfouis profondément à l'intérieur du cœur des personnages, qui surgissent généralement depuis l'enfance. À travers le destin plus ou moins tragique de ses personnages, Quiviger aborde des thèmes qui ont tous partie liée avec l'écriture, c'est-à-dire la mémoire, le passage et le travail du temps, la puissance et les limites du langage, le rêve, la solitude et l'isolement, le vide, la folie et le désir de mettre fin à ses jours.

«*Écrire, souligne Pierre Bertrand, est tenter de reculer les bornes du langage, non par agression, mais, comme Van Gogh le dit du dessin, "lentement et avec patience". Pour cela, il faut écrire de l'extérieur de l'écriture; ce ne peut pas être l'écrivain qui écrit, mais plutôt l'aphasique, l'animal, l'enfant, l'ignorant. Écrire ne sera un acte de grande puissance que s'il vient d'ailleurs, seule une impulsion venue du dehors peut propulser le langage hors de ses limites.*» Ce que l'auteur du *Cœur silencieux des choses* soulève à propos de l'écriture à travers sa réflexion,

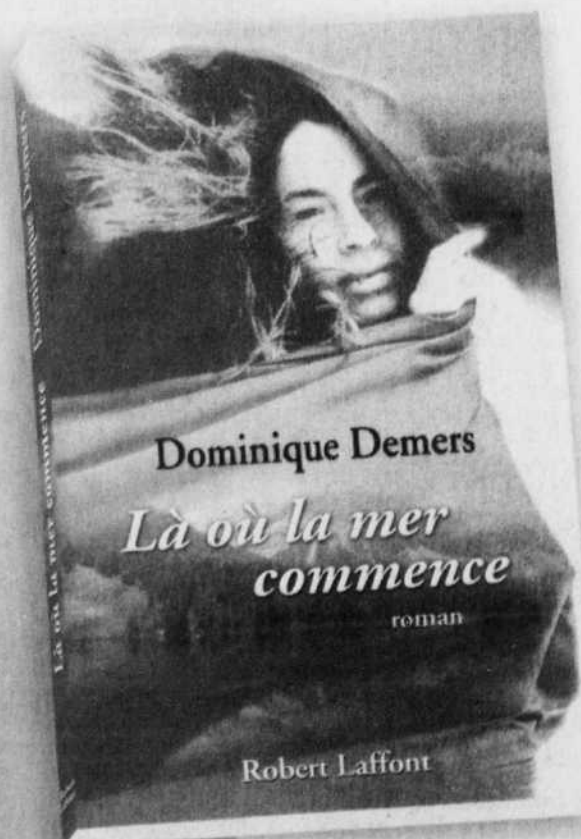
c'est précisément ce dont se nourrit Pascale Quiviger au moment de donner vie à ses personnages.

Voilà, pour une bonne part, à quoi servent l'écriture et la littérature: toucher le cœur des hommes pour les ramener à des questions essentielles. «*Il faut creuser son propre cœur pour comprendre ce qui s'y passe*, écrit l'un des personnages de Quiviger. *C'est une tâche*

difficile et qu'il faut reprendre tous les matins, tous les matins au réveil et du réveil au coucher.» Là se rejoignent certainement les deux écrivains.

## NI SOLS NI CIELS

Pascale Quiviger  
L'Instant même  
Québec, 2000, 144 pages

Et si la Belle et la Bête avaient vécu au Québec au XIX<sup>e</sup> siècle...

Le nouveau livre de Dominique Demers

Dans la lignée de Marie-Tempête,

Un roman qui va droit au cœur

Robert Laffont

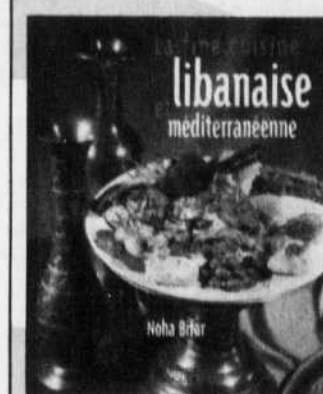
## À VOTRE SANTÉ!



## Meilleur menu, meilleure humeur

Colette Dumais • 2-89381-810-2  
156 p. • 18,95 \$

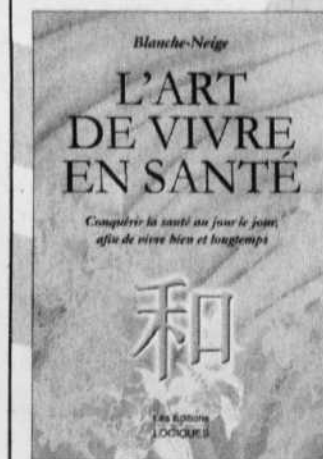
Il est maintenant démontré que l'alimentation a un effet déterminant sur l'état psychologique. Tout l'organisme dépend d'une nutrition adéquate pour fonctionner harmonieusement. Notre mode de vie accéléré exige une nutrition de haute qualité. En voici les principes fondamentaux.



## La fine cuisine libanaise et méditerranéenne

Noha Bitar • 2-89381-699-1  
240 p. • couv. rigide • planches couleur  
24,95 \$

Raffinée, savoureuse et adéquate à ce style de vie où les soucis de santé, de bien-être et de mieux-vivre sont tellement importants, la cuisine méditerranéenne occupe de plus en plus d'importance dans notre alimentation.



## L'art de vivre en santé

Blanche-Neige • 2-89381-688-6  
340 p. • 18,95 \$

L'une des naturopathes les plus consultées au Québec, Blanche-Neige (Bach Tuyet) propose d'aborder la santé en alliant la sagesse de la médecine traditionnelle orientale aux principes de la diététique occidentale moderne. Pour conquérir la santé au jour le jour, afin de vivre bien et longtemps.

Par l'auteure de:

## Le petit guide de la santé

Blanche-Neige  
2-89381-544-8  
208 p.  
18,95 \$



## Ça suffit! La fin de la faim

Danielle Danault • 2-89381-687-8  
168 p. • illustré • 18,95 \$

Pour apprendre à gérer sa vie, son corps, ses calories. Une approche rationnelle aux traditionnels régimes amaigrissants... qui ne fonctionnent jamais!

## LOGIQUES

Les Éditions LOGIQUES Inc.  
7, chemin Bates, Outremont (QC) H2V 1A6  
DISTRIBUTION EXCLUSIVE: QUÉBEC-LIVRES

## LIVRES

Entretien avec Patrick Wald Lasowski

## Le monde à nu des libertins

Il trouble le bon ordre, explore l'envers des choses. Ce noctambule infatigable est un libertin. Mais qu'est-ce qu'un libertin? «Un homme débauché, et non impie, comme le disent certains dictionnaires» (Caraccioli, 1768). Les gens du XVIII<sup>e</sup> siècle ne s'y trompaient pas. En réalité, le libertinage recouvre toutes sortes d'indisciplines: de l'affranchissement religieux à la pratique de la débauche. Dans le chaudron de la Révolution, il prône une jouissance des sens, qui «déniaise le siècle par un assaut continu», écrit Patrick Wald Lasowski. Rencontre avec l'éditeur de douze romans libertins dans La Pléiade.

PROPOS RECUEILLIS PAR  
GUYLAINE  
MASSOUTRE

## Comment le libertinage fait-il irruption?

Le XVIII<sup>e</sup> siècle est tout à fait passionnant, parce que la mort de Louis XIV entraîne une mise en crise rapide. Cette précipitation dans la marche de l'histoire prend le nom de la Régence. Philippe d'Orléans va, d'une certaine façon, usurper le pouvoir et mettre la société française en crise. On assiste à une crise religieuse, philosophique, culturelle et littéraire.

La crise culturelle consiste en ce que, pour la première fois en France, le plaisir soit un fait de culture, pas simplement réservé à une pratique individuelle. Il se socialise, entre en circulation et fonde le renouvellement de la culture. Il y a là une vraie culture du plaisir, qui met en jeu la musique, la mode, le comportement, les arts décoratifs, en bref ce qui anime tout le système social. À tel point qu'on peut considérer que la part de la culture française qui est associée à la recherche et à la sophistication des plaisirs relève du XVIII<sup>e</sup> siècle.

La crise religieuse concerne le pouvoir religieux, l'autorité et les préjugés. Dans *Le Neveu de Rameau*, Diderot a ce beau mot: «On est récompensé de la perte de son innocence — entendez de sa virginité — par la perte de ses préjugés.» La beauté de cette formule vient de ce qu'elle associe la sphère du plaisir à l'abandon des préjugés.

Il y a également une crise littéraire. L'un des aspects formidables du roman libertin, en dehors de la présence du corps et du sexuel, est qu'il met tout le roman en crise. Il rappelle que c'est un genre qui, pour l'Eglise et une série d'autres censeurs, a toujours été maudit, déchu, le péché originel de la littérature. Au moment où le roman gagne de plus en plus de lecteurs et essaie de s'imposer aussi dignement que le théâtre et la poésie, il y a quelque chose d'extraordinaire à voir le roman libertin le ramener à lui-même, à son indécence originelle, à la subversion qui le fonde.

Sur les douze œuvres publiées ici, chaque romancier a sa stratégie propre, mais tous sont solidaires d'une même conception: une machine de guerre contre les préjugés et contre les formes d'établissement du roman lui-même.

## Comment la sexualité attaque-t-elle les préjugés?

Qu'est-ce qu'un bon roman, sinon un roman qui se met perpétuellement en crise? Le sexuel — le libertinage — traverse de cette manière plusieurs champs de réflexion. Ceux qu'on appelle au XVIII<sup>e</sup> siècle «des esprits forts», les libertins, au sens des amis de Pascal, qui ne sont pas seulement des débauchés, mais des gens qui remettent en cause l'enseignement de l'Eglise, prennent leurs distances. Sans aller nécessairement jusqu'à l'athéisme, ils reconsidèrent l'épreuve d'un jugement critique. On passe ainsi de «l'esprit fort» au «mauvais esprit».

De manière secrète, mais qui finit par se faire connaître, le libertinage traverse ainsi la sphère sociale, la sphère idéologique, le combat religieux et la sphère littéraire. Le roman libertin trouve une sorte de foyer extraordinaire dans des œuvres pleines de malice, d'énergie et d'allusions formidables.

Le libertinage est une fusion d'un grand nombre de facteurs, qui unifie, aux yeux du siècle comme aux nôtres, un nouveau comportement et des revendications, aussi bien à l'égard de l'existence que des arts et de la littérature.

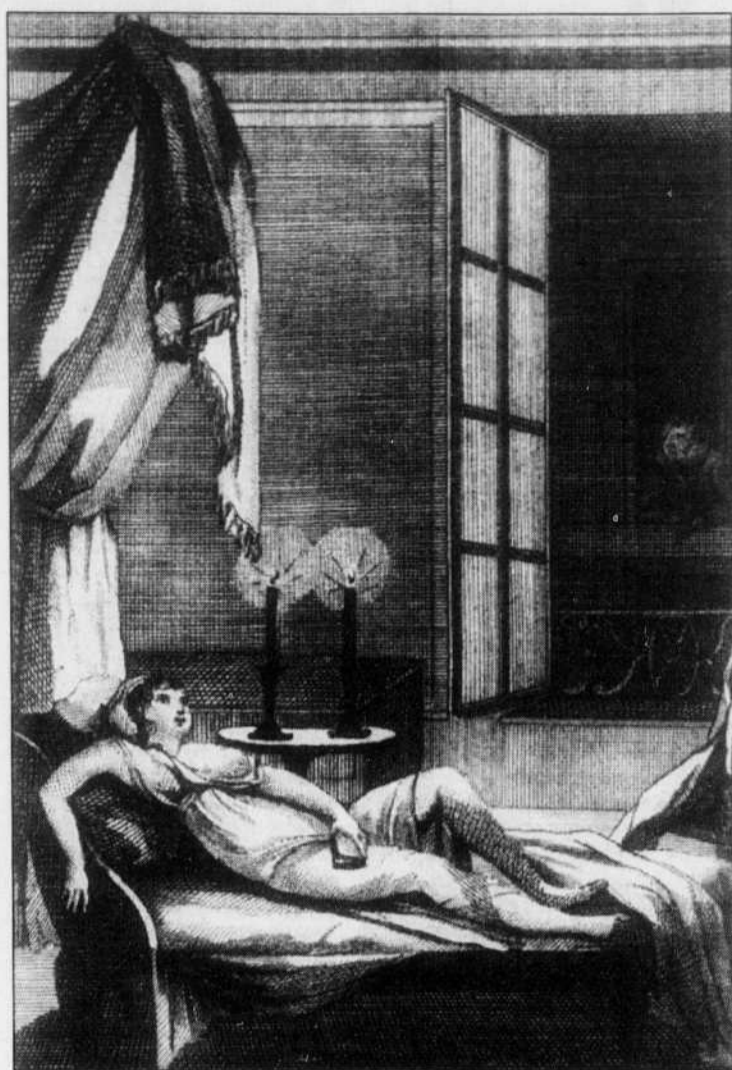
## Comment le fil comique reflète-t-il les mœurs?

On peut distinguer deux stratégies majeures dans le roman libertin. L'une est représentée par Crébillon et par l'abbé de Voisenon dans *Le Sultan Misapouf*, qui parodie la tradition du conte de fées. Ils mettent à nu la présence du sexuel, sous des formes de dérision de soi extraordinaires. La subversion consiste à s'approprier des formes de la politesse, par exemple, l'art de vivre du Grand Siècle. Crébillon s'écrit: «Je suis poli, moi!» au moment où il renverse la belle sur le canapé. Il dit qu'il faut ce qu'il faut, au moment où il faut, dans les règles, sans violence de part et d'autre.

Cette subtilité est celle d'une subversion dans un langage codé, métaphorique, qui n'appelle jamais les choses par leur nom, mais qui ne s'interdit pas de mettre en scène des situations provocantes. Le lecteur d'hier comme d'aujourd'hui se demande même parfois ce que les amants sont en train de faire! C'est la tradition de malice.

À l'autre extrémité, on retrouve la force comique — la *vis comica* —, qui a toujours été associée à un rituel. C'est le dévoilement du sexe. Sexe masculin ou sexe féminin, le sexuel est une puissance comique, qui menace l'ordre. On a là une stratégie littéraire: on appelle les choses par leur nom; on invoque non plus les ressources malicieuses de la langue, mais l'énergie qu'il y a dans la langue.

Entre autres, dans *Le Portier des Chartreux*, Saturnin utilise le mot «foutre» comme une interjection, comme un battement, une frappe énergisante de la langue. Il montre une volonté d'associer le discours à une scène sexuelle, ce que systématisera ensuite Sade à la fin du siècle. Margot la ravaveuse, tribulations d'une fille de joie, retrouve cette *vis comica* qui la fait elle-



SOURCE BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE  
Frontispice de l'édition de l'an XI (1803) de *Félix ou le jeune amant et le vieux libertin*.

même pousser de rire. Elle raconte ce qui arrive à ses amants, à ses «entreteneurs». Elle passe en revue toutes les représentations de la société. Elle montre l'hypocrisie derrière les conventions et le pouvoir: on voit un diplomate, un puissant financier ou des étrangers de passage en France, qui sont en réalité des «entreteneurs». C'est l'occasion de mettre le monde à nu.

## Qui étaient ces romanciers libertins?

Il y a une grande diversité là aussi. On connaît très bien Crébillon, dont le père était un dramaturge célèbre, grand rival de Voltaire sur la place de Paris. Son fils s'est glissé de la scène tragique, édifiante, glorieuse, dramatique du théâtre français à la scène des coulisses, dans le boudoir galant.

À l'inverse, le chevalier de la Morlière, en lien avec la police, était le chef de la clique au théâtre, qui se faisait payer pour appuyer une pièce ou susciter sa chute; il a été mêlé à plusieurs affaires d'escroquerie; espèce de «chevalier d'industrie», il a vécu dans la proximité des prostituées.

Fougeret de Monbron est, lui, le fils d'une très honnête famille. Ayant racheté des charges, son père a réussi à anoblir sa famille et à transmettre des postes puissants, dans la finance et dans l'armée, à ses enfants. Ils vont d'ailleurs se retrouver du côté anti-révolutionnaire pendant la Révolution. Ce fils est un mauvais esprit qui abandonne sa petite charge au

service du roi pour vivre de sa rente et pour «fronder le genre humain». Il se fait misanthrope, voyage et répand partout un esprit satirique, de telle manière qu'il est poursuivi par des espions de la police. On lit les rapports de diplomates français qui suivent sa trace un peu partout: il est cueilli au moment où il rentre à Paris.

Il y a aussi les anonymes, ceux dont on peut soupçonner qu'ils sont l'auteur de l'œuvre. On n'en sait pas grand-chose. Par exemple, Gervaise de Latouche, auteur de *Portier des Chartreux*, a déclenché des poursuites policières inimaginables. Dans son livre, il y a une telle insurrection! Il réussit aussi bien la représentation des scènes sexuelles que la diversité et la progression des plaisirs. Nous pensons que cet auteur, sur lequel la police voulait tant mettre la main, a été arrêté, identifié et emprisonné. Grâce à des influences puissantes, il a pu échapper à l'incarcération. C'était un avocat, un jeune clerc exactement.

## Qu'est-ce qui change vraiment grâce aux libertins?

La gratuité de la sexualité déniaise le siècle, elle démolit les bienséances. Pour nous, l'intérêt de la redécouverte de ce chantier libertin est qu'il relance le roman, qu'il recrée la forme du roman d'initiation, qu'il s'approprie le roman par lettres, le récit de voyage, les listes, les inventaires, le roman catalogue, le dialogue, donc une diversité de mises en

scène du corps. Et il y a un point de convergence: une volonté d'un enjeu, une systématisation que le sexuel ne soit pas simplement la représentation du sexuel.

Donc, cette formidable présence du corps, jusqu'à l'obscène, la pornographie, qui consiste à mettre à nu le corps, presque hors de toute fiction, c'est cela qui nous attire et nous choque. On a l'impression que la fiction atteint son point limite. C'est ce choc que représente, dans notre monde contemporain, la question de la nouvelle pornographie.

## Il y aurait d'un côté la subtilité, de l'autre la subversion?

Les deux sont solidaires. Même si l'auteur n'entre pas dans la pornographie, il n'en reste pas moins que la situation est tapageuse, avec le charivari sexuel bruyant, violent, qui entre dans le «fracas sexuel», ce fracas des corps qui réclament de prendre la parole. Diderot dit lui-même: «Quand la voix et le bijou se contredisent, lequel faut-il croire?»

Souvent, le romancier libertin met en scène un lecteur en train de lire un roman libertin. Ils se mettent en série les uns à la suite des autres. On a ainsi une liste de romans qui participent à une sorte de rassemblement, de grand collectif qui signerait l'ensemble de ces œuvres. Cette variété du roman est extraordinaire. À travers la question du plaisir, le genre va être relancé. Ce sont des romans qui cherchent à exciter leurs lecteurs, qui mettent en scène un lecteur saisi par le désir sexuel, soit à la vue d'une scène sexuelle, soit parce que lui-même est en train de lire. Le roman participe à cette fête, à cette conquête du plaisir.

Le plaisir n'est pas donné, il est à conquérir. Dans *Le Portier des Chartreux*, il y a un discours militant contre tous ceux qui tendent à brimer, à évoquer l'enfer là où c'est le paradis qu'il faut gagner sur terre. Invoquant Priape comme un manifeste matérialiste, le corps est là comme une présence réelle, un mode d'être ici-bas, contre les mélancolies, les vanités du Grand Siècle, contre les dépressions, pour évoquer les beautés et les séductions de ce monde.

Ce qui est formidable, c'est que le roman libertin participe pleinement à ce combat idéologique. On dit souvent que les travaux des philosophes du XVIII<sup>e</sup> siècle ont influencé le roman; c'est vrai, mais je dis avec force que c'est l'inverse aussi. Cette pratique active du plaisir, dans le roman, participe à ce XVIII<sup>e</sup> siècle en transformation. Il y a une inventivité réelle. Le libertinage du XVIII<sup>e</sup> ne se réduit pas uniquement à une quête de jouissance, qui n'est pas rien, mais il lui donne un sens. La prise de parole remplace les pratiques individuelles, ou socialisées sous forme de réseaux.

ROMANCIERS LIBERTINS  
DU XVIII<sup>e</sup> SIÈCLE

Édition établie sous la direction  
de Patrick Wald Lasowski  
NRF Gallimard, «La Pléiade»,  
vol. 1  
Paris, 2000, 1343 pages



SOURCE BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE  
Frontispice d'une édition de l'an V (1797) du *Thémidore* de Godard d'Aucourt.

## Auteur, qui êtes-vous?

déniable que celle que lui reconnaît l'usage de la citation entendue au sens strict.

En somme, si la Commune, l'Occupation, les camps de travail en Sibérie, la guerre civile américaine, la révolte des Patriotes, la vie des Indiens natchez, l'Holocauste et le quartier Saint-Henri sont à qui veut bien s'en emparer, la forme littéraire que leur aurait conférée le labeur, le talent et la vision de l'écrivain n'appartient qu'à lui... avant qu'il n'en ait cédé l'exploitation à l'éditeur, contre rétribution et à certaines conditions.

C'est au cours de ce passage symbolique des mots à ce qui constitue l'univers d'un écrivain que les problèmes de propriété peuvent surgir, ce dont, une fois de plus, la langue française, qui a fait du pastiche un genre littéraire à part entière, aura pris acte. Bien compris, le pastiche, qui révèle ses sources, est à l'écrivain ce que les gammes sont au pianiste: gymnastique pour l'esprit et les doigts; soumission consentie à un ordre supérieur, là, musique, ici, langue; salut aux maîtres.

Mais le pastiche n'est lui-même qu'une des formes possibles d'une école d'imitation aussi légitime qu'ancienne et qui connut son apogée au XVII<sup>e</sup> siècle avant d'être détrônée par l'originalité romantique et son diktat moderne. Car celle-ci n'a pas toujours régné sans partage. Avec *L'Énéide*, Virgile ambitionnait de refonder Rome et il s'exécrait, l'œil rivé sur Homère, dont les villes grecques de l'époque

classique se disputaient déjà le lieu de naissance, tant le symbole était significatif.

Aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles, avec *La Jérusalem délivrée* et *La Pucelle*, Le Tasse et Chapelain voulaient donner, l'un à la langue italienne, l'autre à la langue française, le grand poème épique chrétien que ces langues étaient en droit de réclamer dès lors qu'en elles s'incarnaient des civilisations dorénavant conscientes de leur singularité. Mais c'est moins par la rupture et l'inouï que ces dernières ont alors voulu assoier leur légitimité qu'en saisissant le fil rouge de la littérature qui court à travers les siècles afin d'y nouer leur propre nœud. Cependant, comme l'histoire n'est pas ce qu'elle est, il arrive qu'un vers d'*Andromaque* fasse davantage pour le génie de la langue française que les devoirs appliqués des épiques d'Homère. Du reste, *Andromaque* était troyenne. Et, depuis Joyce, on sait qu'il est des Ulysse irlandais.

Il y a l'imitation. Il y a aussi le secret, dont le pseudonyme est l'un des outils donnant parfois lieu à d'astucieuses supercheries. En renaissant sous l'identité d'Emile Ajar, avec la publication, en 1979, d'un roman intitulé *L'Angoisse du roi Salomon*, Romain Gary s'offrait une seconde jeunesse, ce à quoi s'ajoutait le plaisir de mystifier la critique. Les multiples identités de Pessoa peuvent ressortir à une géniale parodie mais rien n'interdit de penser qu'il y entrerait aussi une

part de stratégie, venant d'un homme qui eut tout de même, de son vivant, une activité littéraire publique à travers l'animation de la revue *Orpheu* et l'ascendant exercé auprès de jeunes poètes dans la Lisbonne du début du siècle dernier.

Avec ses 160 pseudonymes répertoriés, Voltaire avait l'embaras du choix en matière d'identité littéraire, et il poussa la facétie jusqu'à publier une *Philosophie de l'histoire* sous le nom de l'abbé Bazin, celle-ci accompagnée d'une *Défense*, qui fut attaquée par le pseudo-neveu dudit abbé, qui n'était encore que Voltaire lui-même. Si François Marie Arouet demeure indéniablement l'auteur de tous ces textes et, partant, leur propriétaire, le moins que l'on puisse dire est qu'il n'aura pas rendu la tâche facile à ses héritiers, tout en ayant donné généreusement du grain à moudre à ses biographes.

## Sans signature

Le secret, c'est aussi l'anonymat. *La Princesse de Clèves* paraît en 1678 sans nom d'auteur. Et Madame de La Fayette, qui dut à sa tendre amitié avec La Rochefoucauld d'avoir eu l'audace de s'essayer au roman, ne fait rien pour arrêter les supputations. *Zaïde*, que l'histoire littéraire lui attribue, avait paru en 1670-71. Il s'agissait d'un ouvrage à six mains puisque ses amis Huet et Segrais avaient participé à l'entreprise que ne signera que ce dernier. *La Princesse de Montpensier*,

qui lui succéda, devrait beaucoup, disent ses contemporains non sans malveillance, à La Rochefoucauld. Le roman paraît sans nom d'auteur, comme le chef-d'œuvre que l'on sait, venu en troisième lieu, et dont elle s'emploiera à nier la paternité jusqu'à la reconnaître 15 ans plus tard, au seuil de la vieillesse.

Mais si l'imitation assumée est noble, le vol demeure un geste crapuleux, et ses motifs, presque toujours liés à l'appât du gain. De ce point de vue, le XIX<sup>e</sup> siècle français, siècle bourgeois que l'argent (celui que l'on garde sous clé, avec le sucre, comme celui que l'on n'a pas) couvre de son ombre portée, est un réservoir d'anecdotes. Dans la première livraison de l'excellente revue *Histoires littéraires*, tout entière dédiée aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles, Marie-Christine Pollet évoque un cas oublié de plagiat, celui que le Français Charles Nodier fit du Belge Henri Delmotte en publiant en France, en 1836, *Voyage dans le Paraguay-Roux*, tout droit inspiré d'un *Voyage pittoresque et industriel dans le Paraguay-Roux et en Palingénésie australe*, paru en 1835, à Mons, en Belgique.

Peu importe que ces deux œuvres n'intéressent plus, de nos jours, que les dix-neuviémistes et quelques curieux. Le procédé demeure le même. Il s'agit pour un écrivain de réputation de puiser sans vergogne dans la matière, souvent moins adroitement apprêtée, d'un inconnu, de surcroît belge, et de maquiller l'emprunt à

l'aide de quelque artifice littéraire, en l'occurrence, explique Marie-Christine Pollet (*Histoires littéraires*, Paris, n° 1, 2000, pages 77 à 83), la fable chère aux romantiques du manuscrit anonyme mystérieusement retrouvé. Loin d'excuser ces façons, surtout lorsqu'elles s'appliquent à un objet littéraire déjà constitué, leur condamnation ne devrait pas faire oublier que la vampirisation — lectures, idées, vie d'autrui (proches et inconnus) et la sienne propre — est au cœur de la création littéraire.

De plus, c'est le propre de l'œuvre qu'elle suive son chemin et échappe à l'auteur, quelque soin qu'il ait mis à en régler le sort. En somme, il se trouvera toujours un Max Brod pour refuser à Kafka l'oubli qu'il réclame. Et pour un hommage officiel, il en est de sauvages, qu'il n'est pas toujours possible d'éviter.

À un moment où la propriété intellectuelle subit les rudes assauts d'Internet, il ne s'agit pas ici de remettre en cause ses acquis mais de reconnaître que le statut d'auteur se prête à toute une gamme d'actualisations possibles que la signature seule ne montre pas assez. Celles-ci vont du travestissement au déni en passant par l'instrumentalisation du moi par la fiction (Ernaux, Angot), le dialogue qu'invitent à faire l'imitation assumée, la parodie, la variation et le renversement de perspectives (Cervantes, Lautréamont) mais qu'empêche, brutalement, le vol.



SIGNETS

Marie-Andrée  
Lamontagne  
Le Devoir

Plagiat, contrefaçon, imitation. Pour désigner l'hommage douteux que rendent certains admirateurs à l'œuvre qui les obsède ou qu'ils convoitent, la langue française ne ménage pas sa peine, multipliant les synonymes. On dit aussi «emprunts», la marque du pluriel ne donnant malgré tout qu'une faible idée de l'étendue des dommages. En matière de littérature, c'est un truisme de le dire, mais l'actualité des dernières semaines, qui a vu l'annonce d'une suite à paraître des *Misérables*, de Victor Hugo, ainsi qu'une version *black d'Autant en emporte le vent*, de Margaret Mitchell, ce dernier ouvrage pour l'heure interdit par les tribunaux, oblige à rappeler l'évidence: une œuvre littéraire n'est pas seulement faite de mots et de phrases mais de ceux-ci agencés de manière à créer situations et personnages, de telle sorte que l'œuvre renvoie à un univers sur lequel la propriété intellectuelle de l'écrivain est aussi in-

# LIVRES

LITTÉRATURE JEUNESSE

## Perles rares, diamants et autres trésors

GISÈLE DESROCHES

Du minuscule bébé-livre tout carton à l'album sophistiqué, il est quelques trésors qu'il ne faut pas manquer. Parmi ceux-ci, *Une journée dans la vie de Z. Le zop*, co-signé Christiane Duchesne et Marc Mongeau. C'est un album qui se démarque doublement: le récit est du meilleur Duchesne et l'album séduit tant par l'inattendu des situations que par les illustrations. Lorsque Madame Bibiche, le pigeon Jon et le demi-cheval s'affolent de ne plus trouver de pamplemousses, Z. Le zop, ignorant tout de la signification du mot, se propose aussitôt, de la boîte où il loge, pour être leur pamplemousse. Comprenant qu'il s'agit d'un aliment, il aidera plutôt ses trois amis à résoudre l'énigme de leur disparition. Le parapluie ayant à son tour

disparu, puis les oreillers, Le zop se proposera encore pour les dépanner, posera les mêmes questions, fera aboutir l'enquête et deviendra finalement un héros aux yeux des trois autres. Raconter l'histoire ne rend pas justice au texte, qui regorge de pistes à exploiter, de situations à élucider ou à imaginer, de clins d'œil comme autant de petites perles. C'est frais et nouveau comme du beaujolais. Le genre de conte qu'on redemande, qui stimule, de ceux dont le plaisir ne s'épuise pas en quelques lectures. Quant aux illustrations, elles contribuent autant que le texte, sinon plus, au dépaysement. Parfois à la limite de la lisibilité, elles engagent le regard dans une aventure fascinante: perspectives inattendues, délicatesse des objets, attitudes et proportions inusitées des corps, originalité des textures, palettes de couleurs... tout est à voir, à construire et à revoir. L'album semblera peut-être déroutant à certains, mais le lecteur y trouvera son compte, constamment sollicité, surpris, ravi par les multiples trouvailles qu'il contient.

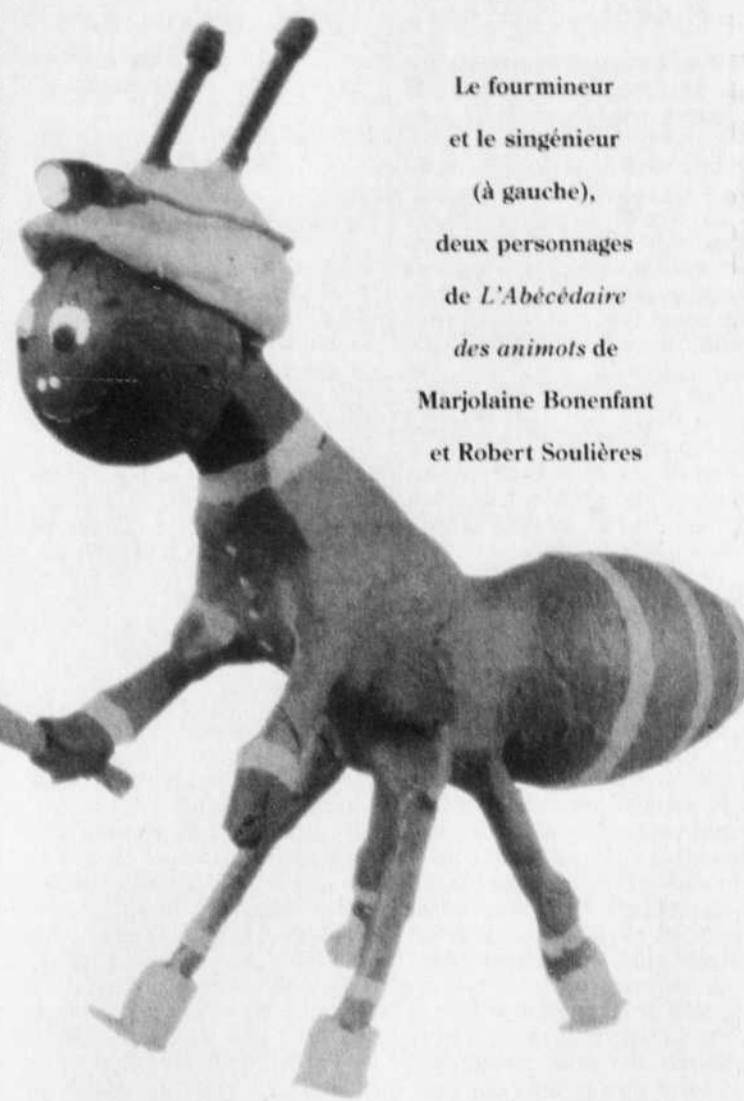
Autre trésor: *L'Abécédaire des animots*, publié par Les Heures bleues, fait figure de perle rare. À la fois abécédaire — mais là n'est pas sa fonction principale — et exercice de créativité, cet album présente, pour chaque lettre de l'alphabet, un animal et un métier jumelés, je dirais intimement, puisque aboutés et réunis dans un même mot créé spécialement pour le plaisir du jeu. L'anessthésiste ouvre le bal qui se termine avec le zébricoleur en passant par la couturière, la giraffeuriste et le singénieur. Le principe de ce jeu est connu, c'est entendu, mais il est particulièrement bien servi par les textes humoristiques et généreux de Soulières, par une mise en page dynamique ainsi que par les photos des petits personnages réalisés par Marjolaine Bonenfant en papier mâ-

ché et peints de couleurs vives. Les animaux moins familiers aux enfants (l'urubu, le nandou ou le yack, par exemple) font l'objet d'une courte explication en bas de page. Le tout s'avère un ouvrage unique, particulièrement intéressant tant pour la création de mots ou de textes qu'il propose que pour la fabrication de personnages inédits à bricoler. D'ailleurs, l'invitation est ouvertement lancée à tous à la fin de l'ouvrage.

Dans un tout autre ordre d'idées, ne laissez pas filer *Brelin de la lune*. Dans un style poétique, peu bavard, envoûtant, l'auteure trace un portrait exceptionnel de Brelin, cet enfant aux comportements bizarres et atypiques, qu'on dit autiste et qui tourne sur lui-même comme une toupie, ne parle pas et se cache dans les placards. Lorsqu'il décidera de s'envoler, direction la Lune, son frère Jérémie partira à sa recherche. L'auteure sait de quoi elle parle, elle-même mère d'un enfant autiste (syndrome d'Asperger). La rareté du sujet aura motivé à elle seule la présence du petit roman au sein de ma collection de trésors. Mais en prime, l'écriture est très belle et possède le souffle et la grande simplicité des textes achevés.

Dans ma collection de petits bijoux, il en est un qui a trouvé sa place, principalement par son côté humoristique et audacieux. Il s'agit de *Bambou au pays des bambous*, de Lucie Papineau et Dominique Jolin. Comme les autres titres, il porte le sceau de l'originalité et de la créativité, avec en plus un parti pris pour l'humour, ce qui en fait un titre vraiment rigolo. Doublement drôle puisque s'y profile, sous le propos anodin et joyeusement insouciant, une satire de l'enfant qui amplifie le plaisir du lecteur. Jeanne, le singe, s'amuse comme une folle avec Bambou, son petit humain, lorsque le chapeau de celui-ci s'abîme. Jeanne en pleurs et sa famille devront aller au pays des Bambous (qui ressemble étrangement à une foire commerciale...) pour choisir un nouveau chapeau. Mais dans ce pays fascinant, Bambou ne cherche qu'une chose: savoir d'où il vient. Je

ne saurais dire ce qui réjouit le plus: le foisonnement de l'imagination, les surprises du déroulement, l'inversion des rôles, la pudique impertinence des illustrations du petit Bambou nu-fesses, la démesure des personnages? Le jeune lecteur y reconnaîtra-t-il ses propres attitudes envers ses jouets, envers les «plus petits que lui», ses désirs, sa propre curiosité? Peu importe puisque son plaisir n'en dépend pas. Il pourrait parcourir l'histoire dans la plus totale innocence tout en s'amusant ferme. Mais l'album ne manquera pas de faire sourire les adultes qui y risqueront un œil.



Le fourmisseur  
et le singénieur  
(à gauche),  
deux personnages  
de *L'Abécédaire  
des animots* de  
Marjolaine Bonenfant  
et Robert Soulières

### L'ABÉCÉDAIRE DES ANIMOTS

Texte de Robert Soulières  
Illustrations  
de Marjolaine Bonenfant  
Les Heures bleues  
Montréal, 2001, 64 pages

### UNE JOURNÉE DANS LA VIE DE Z. LE ZOP

Texte de Christiane Duchesne  
Illustrations de Marc Mongeau  
Les 400 Coups, collection  
«Bonhomme Sept-Heures»  
Montréal, 2000, 32 pages

### BRELIN DE LA LUNE

Texte de Kochka  
Illustrations d'Anatoli Burcev  
HMH, collection «Plus»  
Montréal, 2000, 62 pages

### BAMBOU AU PAYS DES BAMBOUS

Texte de Lucie Papineau  
Illustrations de Dominique Jolin  
Dominique et compagnie,  
collection «À pas de loup»  
Montréal, 2001, 32 pages



## La mort de Dieu expliquée aux enfants

On l'attendait. Le voilà. Le troisième tome des aventures de Lyra, la jeune héroïne d'*À la croisée des mondes*, la trilogie de Philip Pullman, vient de paraître chez Gallimard jeunesse. Théologie et fantastique s'y marient en arabesques complexes, mais fascinantes.

### LE MIROIR D'AMBRE

TROISIÈME TOME  
DE LA TRILOGIE À LA CROISÉE  
DES MONDES  
Philip Pullman  
Traduit de l'anglais  
de Jean Esch  
Gallimard jeunesse  
Paris, 2001, 474 pages

### CAROLE TREMBLAY

Décidément, il y a longtemps que les briques n'ont pas été aussi à la mode dans les cours de récréation du monde mondialisant. Après les millions de Harry Potter vendus, dévorés, échangés et écornés par jeunes et moins jeunes, voici que des lecteurs de plus de vingt langues différentes se bousculent en librairie pour se procurer les exemplaires de la trilogie fantastique *À la croisée des mondes*, de Philip Pullman. Passés presque inaperçus lors de leur parution en français chez Gallimard en 1998, les deux premiers tomes de cette série à la fois complexe et enlevante connaissent un regain de popularité depuis leur parution en poche (Folio junior). Près de 200 000 exemplaires se sont vendus en France, 20 000 au Québec.

Mais la trilogie de Pullman est beaucoup plus qu'un produit dérivé de la vague Potter, c'est un univers singulier, à la fois plus fantastique, plus littéraire, plus complexe et plus philosophique que celui de Harry. Pour le dire dans les termes des jeux vidéo, c'est le niveau 2.

Dans le premier tome, *Les Royaumes du Nord*, Lyra, la jeune héroïne, quitte son Oxford natal, situé dans un monde parallèle au nôtre, pour partir à la recherche de son ami Roger, kidnappé par les Enfourneurs. Son périple jusqu'aux confins des terres boréales lui fait rencontrer des créatures plus fantastiques les unes que les autres: sorcières montées sur des branches de sapin, monstres des Falaises et ours en armures.

Dans le deuxième tome, *La Tour des Anges*, Lyra passe dans un monde parallèle au sien et fait la rencontre de Will, un garçon du nôtre, qui a traversé dans Cittagazze par une fenêtre découverte par hasard. Dans cet univers étrange, où des Spectres dévorent l'âme des adultes, Will s'empare du Poignard subtil, un couteau lui permettant de découper des passages vers les autres mondes.

Le nouveau Pullman relie tous les fils semés au cours des deux premiers épisodes. Et ils sont nombreux puisque chacun des ouvrages se présente comme une enfilade d'univers et de créatures à la fois indépendants et interreliés. La quantité d'information à absorber dans les premiers chapitres est un peu étourdissante. On se demande comment des enfants peuvent arriver à saisir le portrait d'ensemble de cette mosaïque de personnages, de situations et de questions philosophico-théologiques. Mais après vérification auprès d'assez jeunes mais bonnes lectrices (autour de 10 ans), il semble que le plaisir et l'envoûtement fonctionnent malgré la difficulté. Il faut croire que des jeunes capables d'apprendre 200 noms de Pokemons peuvent aussi s'y retrouver dans une histoire qui ne se résume pas par Bing Bang.

Bref, dans le troisième et dernier tome, on retrouve Lyra, prisonnière de sa mère, l'horrible et fascinante Mme Coulter, qui la maintient endormie artificiellement pour s'assurer de sa docilité. Will, aidé du Poignard subtil et protégé par un couple d'anges, parvient à la délivrer. Mais l'aventure ne fait que commencer puisque Lyra, hantée par un rêve où figure son ami Roger, est décidée à descendre dans le Monde des morts pour le revoir. La jeune fille, au destin hors

du commun, et sur qui repose l'avenir de l'humanité, devient rapidement la proie de toutes les factions théologiques des différents univers. Il s'en trouve pour vouloir la protéger, l'anéantir, la contrôler ou la manipuler. Chassée, pourchassée, traquée, Lyra

passé à un rythme trépidant d'une menace à une bataille, nous entraînant avec elle dans une succession de péripéties digne d'un film d'action.

Il est pratiquement impossible de résumer toutes les ficelles et toutes les questions posées par

cette œuvre forte et envoûtante. On peut tout de même dire qu'elle peut se lire comme une métaphore fantastique de l'histoire d'Adam et Eve, dans laquelle le péché originel est présenté, non pas comme une faute, mais comme un geste d'amour, seul espoir pos-

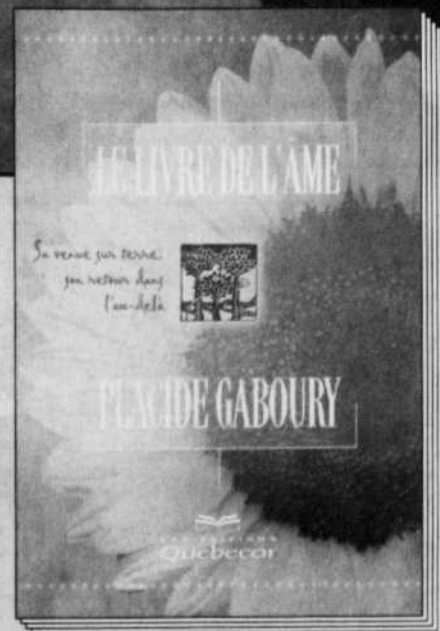
sible dans un monde où Dieu vient de rendre l'âme. (Et il meurt pour vrai dans les bras de Lyra...) Mais avant d'être une réflexion sur l'aventure humaine, *À la croisée des mondes* est surtout un récit merveilleux, possédant un immense pouvoir de fascination.

La sagesse la plus ancienne nous dit que l'âme existe depuis toujours, que le corps est animé par une intelligence qui dépasse la raison et survit au cerveau. Elle dit aussi qu'avant de s'incarner, chaque âme choisit son destin. L'âme sait très bien ce qui l'attend. Elle sait aussi qu'au moment de venir ici, elle aura oublié qui elle est et ce qu'elle est venue y faire et qu'il lui faudra beaucoup de temps avant de se reconnaître et de découvrir le but de sa venue. Ces connaissances d'une grande importance ont été occultées, déformées ou simplement niées par les religions, mais elles sont enfin reconnues.



Placide Gaboury a également publié aux Éditions Quebecor *L'envoûtement des croyances, La fidélité à soi et Vivre sans plafond.*

## Le livre de l'âme Placide Gaboury



Depuis les années 1970, psychiatres et médecins américains et britanniques ont démontré à partir d'innombrables témoignages:

- que l'âme peut sortir du corps;
- qu'elle peut être visitée par des âmes de l'au-delà;
- qu'elle peut connaître une mort apparente (NDE) dont elle reviendra émerveillée;
- qu'après le décès, elle peut communiquer avec les gens d'ici;
- qu'elle peut se réincarner dans des conditions prévues et soigneusement choisies par elle et ses guides.

Nous savons donc maintenant que chaque âme est pleinement responsable de sa vie, puisqu'elle l'a choisie en toute liberté avant de s'incarner. Nous ne pouvons donc sans séquences blâmer les autres de notre destin ou renoncer au choix déjà fait. Du reste, l'âme fait elle-même son propre bilan après la mort; ce n'est pas un dieu qui la juge, comme on nous l'a fait croire.

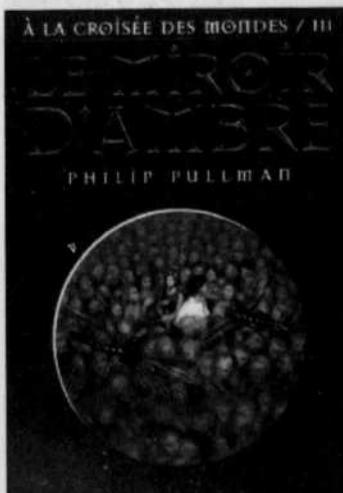
Somme toute, c'est parce que ces connaissances capitales sont complètement ignorées par nos cultures que les humains ne trouvent guère de sens à leur vie et qu'ils souffrent inutilement.

LE LIVRE DE L'ÂME  
Placide Gaboury  
ISBN 2-7640-0474-5  
19,95 \$

LES ÉDITIONS  
Quebecor

www.quebecoreditions.com

En vente dans les librairies au Canada, en France, en Belgique et en Suisse



# Paysages verticaux

## Représenter l'irréremédiable

MARIE CLAIRE LANCTÔT BÉLANGER

Tout comme la poésie est la seule réponse face à la mort, la peinture, pour Zoran Music, aura été le geste absolu et nécessaire pour résister à la déchéance de l'univers concentrationnaire. Jean Clair, bien connu pour son travail dans le domaine de l'art, écrit ici, en présentant le peintre puis en s'entretenant avec lui, un texte très émouvant. Replaçant Music dans la filiation des peintres de l'inquiétude du corps, avec les Goya, Greco, Géricault et Kokoschka, c'est surtout l'école d'épouvante de Dachau qui est évoquée. Ecole de «l'énorme», c'est-à-dire de «l'outrage fait à l'humain». Music y répond, dans ses dessins et ses tracés, par «le frémissement devant l'énorme».

Ce que Music a dessiné au camp de Dachau, sur tous les bouts de papier volés, trouvés, gardés et perdus, ce qu'il s'est forcé d'oublier par la suite puis de redessiner, au début des années soixante-dix, ce ne sont ni des témoignages ni des souvenirs. Cadavres, montagnes de cadavres secs comme des stèles de bois, pendus étirés au bout de leur corde, visages émaciés ou non seulement la chair est fondue mais l'humanité presque disparue, ce sont, dit Music, des paysages intérieurs. «Ce que j'avais dedans devait ressortir». Pressé par une «nécessité intérieure» et par la «beauté incroyable» de l'expression de la souffrance, il dessine la mort, la mort singulière de chacun, inscrite dans ces corps dissous qui ne laissent voir que le squelette, le trou du regard et la démesure du sexe.

Peindre, dira Jean Clair, c'est maintenir la culture contre la barbarie. Pour conjurer l'irréremédiable de la mort, pour exorciser l'anonymat de la mort sans sépulture, Music, à Dachau, dut «affronter le pire des dangers», comme ce fut le cas pour Robert Antelme, évoquant son expérience du camp: «Chacun porte ses yeux comme un danger». Au bout du regard, l'insupportable de la douleur nue des dessins de Music.

Ce très beau livre de Jean Clair constitue, de façon très condensée et très intense, une leçon d'histoire de l'art au travers de réflexions sur le nazisme ordinaire, sur les camps, sur la cruauté et la souffrance, sur l'effacement des visages et des individus, contemporain de l'abstraction et marque du siècle.

«Nous ne sommes pas les derniers.» Pourtant, en ce début d'un autre siècle, surgit l'espoir que jamais une telle horreur ne se répète.

**LA BARBARIE ORDINAIRE**  
MUSIC À DACHAU  
Jean Clair  
Gallimard  
Paris, 2001, 168 pages

### PANORAMAS ET AUTRES VERTIGES

Stéphane La Rue  
Au Musée d'art contemporain de Montréal  
185, rue Sainte-Catherine Ouest  
Jusqu'au 5 août

**BERNARD LAMARCHE**  
LE DEVOIR

Il n'y a pas de hasard. Presque au moment où se terminait, au Musée d'art contemporain de Montréal, l'exposition consacrée à Charles Gagnon, l'un des grands noms de la peinture au Québec, s'ouvre celle d'un artiste qui ne renierait pas cette influence comme étant majeure dans sa formation. Stéphane La Rue poursuit sa recherche formelle sur la matière blanche dans des tableaux où se manifeste une finesse qu'il n'a jamais encore atteinte dans sa jeune carrière.

Marchant dans les traces du peintre américain Robert Ryman, dont il s'éloigne cependant de plus en plus, l'artiste montréalais continue de peindre des monochromes blancs pour lesquels le vocabulaire plastique est réduit mais où les effets sont considérables. Dans ces tableaux, les repères sont continuellement déstabilisés, et les décrochages, continus. La Rue joue avec les arêtes de ses surfaces blanches, avec leurs textures qui rappellent la toile de lin qui sert de fond et les faux cadres qui semblent plier. De plus, il renvoie à des formats de cadres connus: ceux, horizontaux, des panoramas.

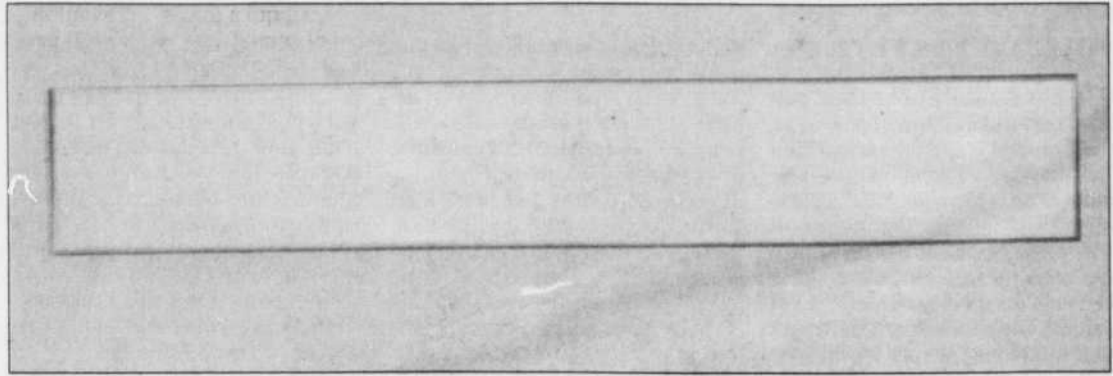
C'est d'ailleurs de ce format si particulier pour la peinture plastique que l'exposition emprunte son titre: *Panoramas et autres vertiges*. Il est vrai que ces vertiges et ces panoramas exigent de ceux qui entrent en eux une bonne dose d'attention. Chez La

Rue, rien ne semble entrer dans les schémas habituels. Ses formats allongés (ou carrés, à deux reprises) sont parfois disposés en diptyques pour qu'on ne puisse les embrasser d'un seul regard, sinon à distance, ce qui fait perdre les détails. Certains des formats de cette nouvelle mouture appartiennent au panorama, ce genre particulier du paysage. Dans une petite salle aménagée dans la grande, une autre partie des pièces présentées, celle où les vertiges deviennent implacables, fait plutôt dans la verticalité. On pense alors à Donald Judd pour la dimension sculpturale et minimale, mais il ne s'agit que de la référence la plus évidente. Le peintre américain Barnett Newman est davantage présent dans la mire de l'artiste.

### Vaciller

C'est dire comment la peinture de La Rue est nourrie des leçons de l'art. Mais elle ne s'arrête pas là, heureusement. L'art de La Rue est issu d'une fréquentation assidue des nombreux paramètres offerts par l'objet-tableau. Le visiteur attentif aura du plaisir à voir le peintre intégrer des détails savoureux à ses recherches. On y reconnaît le feuilleté sans fin dont parle souvent la littérature sur la peinture. La Rue laisse des signes évidents des couches successives de pigment blanc qu'il dépose sur ses toiles. Sa manière, depuis deux ou trois années, est reconnaissable à ces plages blanches qui s'empilent les unes sur les autres.

Cela étant, les surfaces ne concordent jamais dans ces compositions réussies. La Rue modifie les angles; ses surfaces s'animent d'un mouvement qui rend précieuses les leçons apprises du maître Ryman. Partant du rude lin ou du coton plus fin, la peinture s'épaissit. La surface



*Panoramique 1, 2000, de Stéphane La Rue*

finale ne semble pas tracée à l'équerre mais chavire légèrement, juste ce qu'il faut pour nous faire douter de notre œil. C'est là que les toiles de La Rue semblent danser, flirter avec les rythmes qui ne sont pas les plus complexes qui soient, plutôt les mieux étudiés, pour laisser libre cours à d'infimes variations. Les formes dansent à un point tel que nous ne soyons plus tout à fait certains d'où cela part et où cela se termine. Et c'est très bien ainsi.

D'autres détails? Les surfaces, qui jouent sur la transparence. Les fins, moirés. Les lumières qui s'accrochent aux textures selon qu'on se déplace. Ces textures, malgré leur épaisseur, rappellent la trame du lin grossier qui reçoit le tout et fait œuvre de contrastes et de reposoir. Dans la série *D'après nature* (2000), de longues surfaces verticales acquièrent une dimension solennelle par leur disposition. Dans *D'après nature n° 2*, on en vient même à croire, ô sacrilège, que les faux cadres qui retiennent la toile subissent une torsion.

Avec un tel appareillage, on pourrait finir par croire que la peinture de La Rue est didactique. Il n'en est rien. On pourra

bien lui trouver ce tic, probablement une conséquence du sens de la lecture dans la culture occidentale. Dans ces tableaux, les plages blanches s'inclinent le plus souvent vers la droite. Toutefois, on est encore loin de la formule. La Rue propose de fins amalgames, plus que jamais personnels, à partir de paramètres que notre propre fréquentation de la peinture et de son histoire nous ont rendus plus familiers.

### Au Belgo

On passera volontiers à la galerie Roger Bellemare, au local 502 du Belgo (372, rue Sainte-Catherine Ouest), où La Rue expose des dessins au pastel gras (ce qui, en soi, n'est pas coutumier). Encore ici, avec un heureux sens du détail, le peintre propose une double fluctuation. Ces contours que la tradition aurait voulu secs et nets n'ont rien de rigide. De plus, latéralement, du bleu au jaune, on semble s'enfoncer dans la surface ou rester en plan. C'est selon. Vus de loin, les carrés forment une danse (on se retient pour ne pas parler d'une ronde); de près, ils défilent notre besoin maladif d'angles droits. Aussi, les titres sont à retenir. Chacun des nombres dont ils sont faits renvoie au temps de fabrication de l'œuvre.

Bousculant toutes les logiques, tel un musicien de jazz consciencieux (on excusera ce raccourci), les œuvres qui semblent les plus faciles à faire n'exigent pas toujours les temps les plus courts. En cela, La Rue se moque des lieux communs qui croient déceler, par exemple, dans des tableaux dessinés selon les règles de l'art, des signes d'une fabrication patiente alors que la technique, une fois apprise, permet de tout accélérer. Justement pour atteindre d'aussi fines nuances de blanc sur blanc, il faut du temps, qu'on espère vous voir accorder lors de votre visite.

### Rectificatif

Incroyable mais vrai. Lors de notre couverture de l'exposition *Couleurs et formes* à la galerie Art-Mûr, la semaine dernière, nous avons par mégarde omis de mentionner le nom de Guido Molinari parmi les exposants. Pourtant bien représenté dans cette exposition de design et de peinture plasticienne, notamment dans un hommage à Mondrian, le nom de Molinari a été malencontreusement oublié de la liste des artistes exposés, lui qui pourtant figure parmi les chefs de file de ce type de recherche. Nos excuses.

### ROMAN ÉTRANGER

## Le monde tel qu'il est

*Tour à tour lyrique et sombre, pessimiste et rêveur, incertain et confiant, Botho Strauss est un écrivain inclassable*

NAÏM KATTAN

Botho Strauss passe un an à la campagne en compagnie de son fils de cinq ans. À six ans, le jeune garçon entrera à l'école et sera ainsi intégré à la société. Son père fait de grandes prome-

nades en forêt avec lui, le regarde vivre et inscrit ses réflexions dans un journal libre, sans chronologie et sans compte rendu des événements.

Né à la fin de la guerre, en 1944, Botho Strauss est l'un des meilleurs dramaturges et romanciers allemands de sa génération. Dans ces pages, il jette en vrac ses observations et ses pensées. Il tente de présenter à son fils le monde tel qu'il est. D'abord la nature. L'ouvrage comprend, en effet, des descriptions de la nature d'une grande sensibilité qui sont aussi, en fait, des réactions au passage du temps. C'est ce réel qu'il vit, au quotidien, avec son fils. Il n'a rien à lui apprendre, à lui apporter, sinon le désir d'aiguiser sa curiosité afin qu'ils puissent, sans hiérarchie d'âge, vivre l'in-

stant. Ainsi, ils sont émus par la rosée du matin, sensibles au vent, au soleil et à la pluie.

L'avenir se dessine dans l'incertitude du présent. L'enfant va de l'avant, montre le chemin, conduit son père et celui-ci demeure tenu dans les filets d'un passé qui survit, péniblement, dans une mémoire brisée: «Aujourd'hui, ce qui autrefois avait une base solide continue à vivre sans sol, dans les airs, dans les mirages.»

Dans quel monde le père engage-t-il son fils, fût-ce involontairement? «Semaine après semaine on est assailli par les chefs-d'œuvre, films et romans nouveaux, bien qu'en général, ils soient un peu trop anodins et s'entendent trop admirablement à éviter les grands dangers de l'esprit et de la forme pour ne pas

sortir en fin de compte de l'atelier de petits maîtres.»

Pour Botho Strauss, il ne s'agit que de constatations. Comment juger quand on a perdu tout point fixe, qu'il soit un point de départ ou un point d'arrivée? La mort de Dieu étant déclarée, on se trouve dans un monde sans règles où les valeurs sont considérées comme des interdits arbitraires et, surtout, fuyantes. Dépourvu d'ancrage, l'homme se trouve dans l'impossibilité de procéder à ce dépassement qui est la forme suprême de la liberté.

Strauss jette un regard quasi distant sur l'existence des hommes et des femmes qui l'entourent. S'étant illusoirement libérés de toute contrainte, ils deviennent prisonniers de l'immédiat, de l'urgent. La frontière

entre le public et le privé s'effondre, s'efface, et c'est le mépris de l'autre qui prend le dessus: «Si l'œil ne rencontre que surcharge pondérale et jamais majestueuse corpulence, cela tient à la manière de s'habiller. L'unheimlich, l'inquiétant commerce quand on a perdu tout sens de ce qui se porte en public, donc quand nos homewarding people transforment la rue en un séjour-télé apparemment commun alors qu'en vérité, chacun ne fait que transporter au dehors sa propre salle de séjour au mépris du public qu'il forme avec tous les autres.»

Tour à tour lyrique et sombre, pessimiste et rêveur, incertain et confiant, Botho Strauss est un écrivain inclassable. Son parcours est celui d'un honnête homme d'aujourd'hui qui cherche à se libérer du mensonge, de la supercherie et de la mystification de tout un siècle. Il n'a rien à proposer sinon l'amour total et quasi absolu d'un père pour son fils, auquel il suggère la contemplation de l'eau qui coule et des feuilles qui frissonnent sous la brise.

Ainsi, en dépit de l'effondrement d'un monde qui ne cesse de se transformer, l'amour et la beauté persistent. Dans la fragilité et l'incertitude de l'attente, le pessimisme de Strauss est, en fait, une réaction de santé et un appel fraternel.

### LES ERREURS DU COPISTE

Botho Strauss  
Traduit de l'allemand  
par Colette Kowalski  
Éditions Gallimard  
Paris, 2001, 208 pages

## MARIO MEROLA

Dessins

(514) 381-6338

### GALERIE DE BELLEFEUILLE

EXPOSITION DU 22 AVRIL AU 10 MAI

## JOE FAFARD

ŒUVRES RÉCENTES  
DERNIER WEEK-END

1367 AVE. GREENE, WESTMOUNT  
TEL. 514 933 4406 FAX. 514 933 6553  
LUN. SAM. TOR. 10H - DIM. 12H - 15H  
WWW.DEBELLEFEUILLE.COM

## GALERIE BERNARD

### RUDI GENEST

EXPLOSIVITÉS ET TEMPS D'ARRÊTS

Sculptures

Du 2 mai au 2 juin 2001

90 av. Laurier Ouest Tél. : (514) 277-0770  
du mardi au vendredi de 11 h 00 à 18 h 00, samedi de 12 h 00 à 17 h 00

## CIRCA

### EDMUND ALLEYN

LES ÉPHÉMÉRIDES

Tableaux de 1999 à 2001

Du 5 mai au 9 juin 2001

Vernissage le samedi 5 mai de 15 h à 18 h

372, rue Sainte-Catherine Ouest # 444 Tél. : 393-8248  
du mercredi au samedi de 12 h 00 à 17 h 30

Le Centre d'exposition Circa remercie le Conseil des Arts et des lettres du Québec et le Conseil des arts de la Communauté urbaine de Montréal.

EXPOSITION BÉNÉFICE du 5 mai au 12 mai 2001  
ENCAN le samedi 12 mai à 15 heures

Bary Allikas Claire Beaulieu Chantal Bélanger  
Yves Boucher Michel Boulanger Joseph  
Branco Marthe Carrier Joceline Chabot  
Natacha Citandre Daniel Corbeil Marie A.  
Côté Patrick Coutu Michel Daigneault Kevin  
deForest Richard Deschênes Marie-Suzanne  
Désilets Christiane Desjardins Robbin Deyo  
Denis Farley Natalie Font Louis Fortier Yan  
Giguère Sonia Haberstick Eric Ilhareguy  
François Lacasse Eric Ladouceur Manuela Lalic  
Sylvain Latendresse Pascal Léveillé Hélène  
Lord Paul Lowry Christine Major Jean Marois  
Miroslav Ménard Monique Momboulo Arthur  
Munk Nathalie Olanick Eric Raymond Lucie  
Robert Geneviève Rocher Carmen  
Ruschiensky Hélène Sarrazin Francine  
Savard Eric Simon Marc-André Soucy Joanne  
Touchette Dominique Toutant Karen Trask  
Annie Tremblay Monique Régimbald-Zeiber

372, rue Ste-Catherine Ouest, espace 403, Montréal (Québec)  
H3B 1A2 - tél. / téléc. : (514) 874-9423  
b-312@galerieb-312.qc.ca www.galerieb-312.qc.ca  
la galerie est ouverte du mardi au samedi de 12 h à 18 h

ENCORE! (BIS)

B312  
galerie

## Catherine Farish

### Dépaysement

Œuvres récentes

Dernière journée

### GALERIE SIMON BLAIS

452<sup>e</sup> rue Clark Montréal H2T 2T3 514 849 1165 Ouvert du mardi au vendredi 9h30 à 17h30 et le samedi 10h à 17h

## SCULPTURE

KIM ADAMS  
GUY BOURASSA  
ANDREW DUTKEWYCH  
PIERRE GRANCHE  
JACEK JARNUSZKIEWICZ  
JEAN LANTIER  
FRANÇOIS MORELLI

Jusqu'au 26 mai

GALERIE CHRISTIANE CHASSAY  
358, rue Sherbrooke Est, Montréal H2X 1E6 Téléphone : 514 284-0003 Télécopieur : 514 284-0050

## classicismes

SYLVIE BOUCHARD MICHEL DENÉE FABRIZIO PEROZZI  
œuvres récentes du 5 au 27 mai 2001

MONTREAL TÉLÉGRAPHE 206, RUE DE L'HÔPITAL, VIEUX-MONTREAL METRO PLACE-D'ARMES  
Du jeudi au dimanche de 12h à 17h30

LES ARTS

ARTS VISUELS

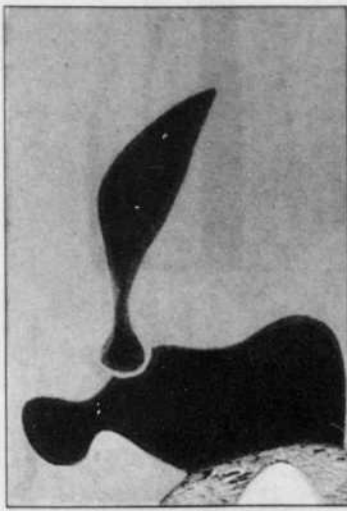
# Reflets de la condition humaine

**LOUIS-PIERRE BOUGIE  
ET COMPAGNIE  
(DEUXIÈME ÉDITION)**

Une exposition à la galerie  
Madeleine Lacerte  
1, côte Dinan  
À Québec  
Jusqu'au 15 mai 2001

**DAVID CANTIN**

Heureuse initiative de la part de la galerie Madeleine Lacerte, à Québec, que d'inviter pour une deuxième édition Louis-Pierre Bougie et une dizaine d'artistes à venir témoigner d'une approche contemporaine en gravure. Membre fondateur de l'Atelier circulaire, l'artiste montréalais poursuit une œuvre qui interroge sans cesse notre présence au monde. On connaissait déjà l'exigence révélatrice ainsi que la mystérieuse beauté qui émanent de ses œuvres. Voilà que Bougie invite d'autres créateurs de son

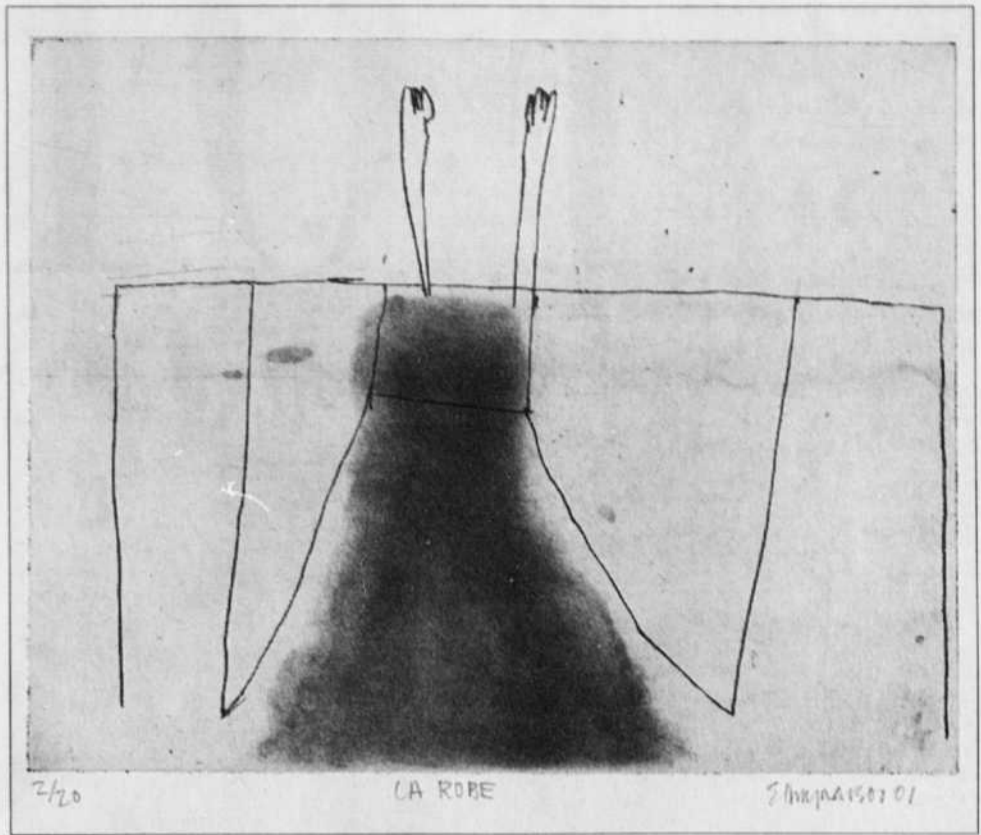


GALERIE MADELEINE LACERTE  
**Gravure de Louis-Pierre Bougie.**

entourage à produire, pour l'occasion, une série de trois gravures inédites sur un même thème. Le résultat surprend et enchante. Une véritable rencontre.

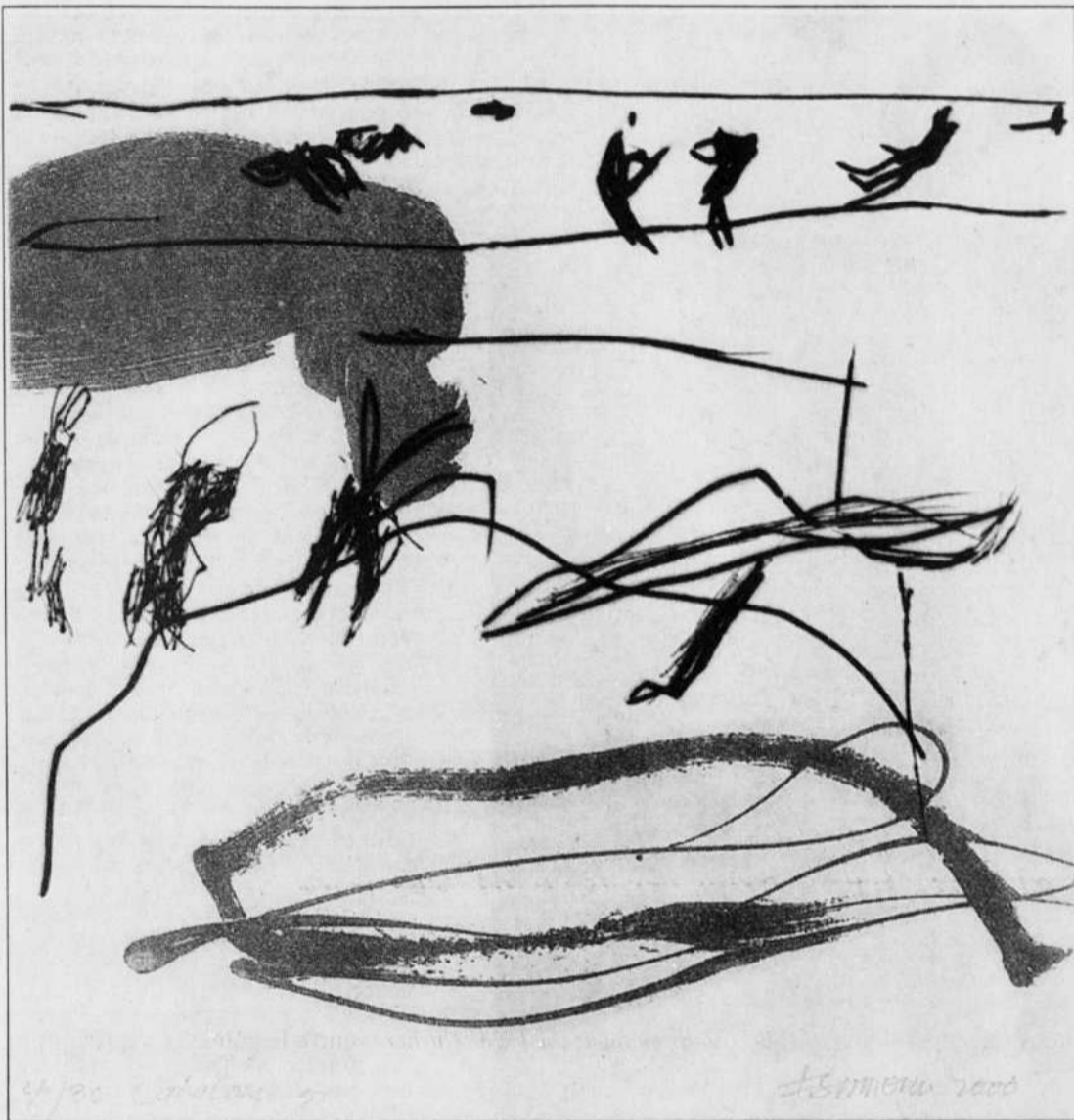
Une grande cohésion unit ce collectif qui a toutefois l'avantage de présenter des univers où figuration et abstraction se recourent sans se nuire. Des repères sensibles sont donc particulièrement évocateurs en ces mondes étranges. On commence ce parcours en observant les trois petites gravures que Bougie peaufine à l'aide de contrastes saisissants entre le bleu et le noir. Les courbes de ces formes ramènent à une présence organique qui semble en pleine éclosion.

Chez François Vincent, le trait noir demeure beaucoup plus épais et reproduit une sorte de violence de la mémoire. L'humain et l'animal se rencontrent dans un mouvement des plus instinctifs. L'effet ne manque pas d'éclairer des détails qui surgissent d'une profondeur lumineuse. Le noir et le blanc définissent aussi la subtile *Anarchie* que Charlotte Fauteux transpose dans l'épaisseur de la ligne comme celle des formes qui éclairent



Une gravure récente de Elmyrna Bouchard, *La Robe*.

GALERIE MADELEINE LACERTE



*Catalanes* de Francine Simonin

GALERIE MADELEINE LACERTE

l'invisible. Par ailleurs, *Quatre corps* de Jean-Pierre Sauvé opte pour des couleurs beaucoup plus vives. Entre le rouge, le vert et le noir, c'est le profil d'un corps immobile qui se dresse au milieu de toute sa verticalité. Est-ce un geste d'abandon ou de départ? Encore une fois, c'est la précision abstraite des lignes qui permet de supputer sur les transformations en cours d'une œuvre à l'autre.

## Regard d'enfant

Le mur du centre s'ouvre sur une étape transitoire entre les deux espaces de la galerie Lacerte. On retrouve, chez Jean-Pierre Morin et Elmyrna Bouchard, la même vision du monde empreinte d'une naïveté tout enfantine. Artiste de Québec, Morin invente des *Satellites* qui adoptent de curieuses imperfections. Les rondeurs deviennent brutes et accumulent nécessairement des traces implicites.

On se souvient des œuvres séduisantes qu'Elmyrna Bouchard avait exposées en 1999 chez Lacerte. Ces trois gravures récentes impliquent toujours une superposition de la tache et du dessin. L'organisation renvoie à une spontanéité, une poésie, de même qu'à un immense dépouillement de la forme. On retient d'ailleurs *La Maison* comme un exemple très convaincant de la recherche esthétique pré-



GALERIE MADELEINE LACERTE  
**Une œuvre de François Vincent**

conisée par Elmyrna Bouchard. Un peu plus loin, les *Intérieurs* de François-Xavier Marange gravitent autour de représentations de cellules vivantes. On remarque immédiatement les qualités et l'expérience d'un graveur aussi talentueux que Marange. Il faut se rapprocher pour voir à quel point les détails se multiplient.

Chez Lucie Jolicœur-Côté, les *Arabesques capricieuses* font ressortir une substance terreuse du pigment. Les bruns en viennent à se fondre dans les plaques de noirs. On s'interroge sur ce qui sépare ces îlots de matière.

Une frénésie semblable s'empare des *Catalanes* de Francine Simonin. Les contrastes, du vert à l'orange, rappellent un ordre à l'intérieur du désordre, une harmonie qui surgirait du chaos. Un processus alchimique s'opère au cours de ce triptyque fait de métamorphoses.

Les deux derniers artistes s'inspirent principalement du nu féminin. Marc-Antoine Nadeau travaille à partir de couches de couleurs. On retiendra surtout cette splendide estampe, *Femme étendue nue*.

Par contre, dans le triptyque de Denis St-Pierre, *Côtolement* insiste sur l'apparition comme sur la disparition de certaines parties de l'anatomie humaine. L'illusion fascine alors qu'une suite de curieux agencements ne fait que rapprocher l'énigme de vivre et l'acte de naître. Une façon étonnante de mettre fin à cette exposition.

S'il n'y a qu'un détour à faire dans une galerie de Québec ce printemps, on suggère très fortement d'apprécier l'émotion unique de ces maîtres contemporains de la gravure. *Louis-Pierre Bougie et compagnie* mérite tous les éloges.

LE RETOUR  
DES  
TRÉSORS

# POLONAIS

du  
**8 février**  
au  
**6 mai**  
**2001**

Revivez l'odyssée d'un fabuleux trésor ! La précieuse collection du château royal du Wawel de Cracovie est de retour à Québec et pour la première fois exposée au grand public. Un rendez-vous unique avec l'ART et l'HISTOIRE.

**Heures d'ouverture :** du mardi au dimanche de 10 h à 17 h, le mercredi jusqu'à 21 h.

**MUSÉE DU QUÉBEC**

Renseignements : (418) 643-2150  
1 866 220-2150  
www.mdq.org

Parc des Champs-de-Bataille, Québec  
L'exposition est présentée grâce à la collaboration du château royal du Wawel.

Une  
présentation  
de la

COMMISSION DE  
LA CAPITALE  
NATIONALE  
Québec

Radio-Canada  
Télévision

Le Musée du Québec est subventionné par le ministère de la Culture et des Communications du Québec.

Demandez notre audioguide, notre livre-souvenir et notre jeu-découverte pour la famille.

Sabre dit « karabela », Turquie, fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. Collection : château royal du Wawel, Cracovie. Photo : Stanislaw Michta.

**JOSEPH PLASKETT, A.R.C.**

"PEINTURES 2000 - 2001"

DU 7 AU 19 MAI

Visitez le site [www.total.net/~kinkhof](http://www.total.net/~kinkhof) pour voir l'exposition



"Dahlias et pommes 83"

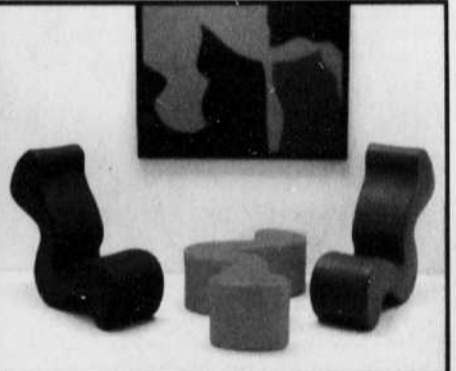
Huile sur toile 23 3/4" x 32"

**GALERIE WALTER KLINKHOFF INC.**  
1200, RUE SHERBROOKE OUEST, MONTRÉAL. TÉL. (514) 288-7306 Courriel: [kinkhof@total.net](mailto:kinkhof@total.net)

COULEURS & FORMES

Barry Allikas  
Paul Bureau  
Fernand Leduc  
Guido Molinari  
Francine Savard  
Barbara Todd  
Claude Tousignant  
Serge Tousignant

Eero Aarnio  
Ron Arad  
Bakery Group  
Enrico Baleri &  
Denis Santachiara  
Lars Johan Claesson  
Geoffrey Hartcourt  
Verner Pantan  
Pierre Paulin



Fernand Leduc: «Passage érosions 1968 et Verner Pantan « The Phantom Chairs 1995.

Du 7 avril au  
20 mai 2001

3429, rue Notre-Dame O.  
Montréal, Qc H4C 1P3  
Tél.: 514-933-0711

Avec la collaboration de

AVANT-SCÈNE

Galerie  
Art Mûr  
encadrements

LE DEVOIR

L'affiche moderne et le cinématographe sont à toutes fins utiles nés au même moment, alors que le XIX<sup>e</sup> siècle tirait sa révérence. En effet, dès les premiers films réalisés par les frères Lumière et Thomas Edison, une vaste production graphique s'amorce afin de promouvoir les manifestations du septième art naissant. Jusqu'au 3 juin, la Cinémathèque québécoise, en collaboration avec le Goethe-Institut, présente une exposition qui réunit diverses affiches du cinéma impressionniste allemand tel qu'il s'épanouit, entre 1918 et 1943, dans le studio de la UFA. Quand l'art graphique est au service du rêve sur pellicule.

MARIE CLAUDE MIRANDETTE

Ce qui était à l'origine conçu comme un simple outil de marketing, un banal objet publicitaire sans prétention artistique et dont l'existence était tout aussi brève que celle des produits qu'il vantait est en passe de devenir un objet de collection qui trouve désormais sa place aux cimaises des musées. Il n'est que de consulter les catalogues de vente des grandes maisons pour réaliser à quel point cet art commercial et par définition éphémère est devenu un domaine privilégié de convoitise. Et quelles sommes faramineuses les amateurs sont prêts à verser pour acquérir ces bouts de papier chiffonnés qui, jusqu'à récemment, étaient voués à la corbeille sitôt que le grand écran argenté cessait de projeter les ombres vacillantes dont ils vantaient la gloire.

Les publications et les expositions consacrées aux affiches cinématographiques se multiplient depuis quelques années. Il suffit de penser au bel ouvrage de Dominique Auzel, intitulé *L'Affiche du 7<sup>e</sup> art* (J. Veyrier éditeur, 1988), ou encore à la fabuleuse exposition consacrée à Theo Matejko (*Der Pressezeichner Theo Matejko*, exposition et catalogue d'Otto Weber, 1993) pour s'en convaincre. Les amateurs pourront constater *de visu* les qualités de quelques-unes de ces petites merveilles puisque la Cinémathèque québécoise, en collaboration avec le Goethe-Institut, présente une sélection de 55 affiches allemandes réalisées entre 1918 et 1943 afin de promouvoir les films de la célèbre UFA, véritable Hollywood européenne de l'entre-deux-guerres.

L'art des conventions

L'affiche cinématographique est, par définition, un art commercial qui remplit une fonction toute simple: vendre quelques minutes de rêve sur pellicule. Pour ce faire, elle doit parvenir à incarner à elle seule le film qu'elle publicise afin de stimuler l'imaginaire du public. Et susciter sa curiosité au point de le faire se précipiter dans une salle plongée dans la pénombre pour y assouvir son voyeurisme. Pour en arriver à cette fin, les mots d'ordre transmis par les studios sont, le plus souvent: simplification, exagération et sensationnalisme. Les affiches cinématographiques sont par conséquent des images dont la lecture se fait dans l'instant. Non seulement la commande est précise, le résultat est soumis à un comité qui a droit de vie ou de mort sur les propositions. Et non seulement les graphistes travaillent le plus souvent sous pression, ils n'ont généralement pas même eu le loisir de visionner le film dont ils doivent vanter les mérites. Tout au plus disposent-ils de quelques photos de plateau judicieusement choisies par le producteur. C'est dire le peu de latitude dont ils disposent.

A cela il faut ajouter que l'accent doit être mis sur la star, son nom se déployant en lettres de feu tout en haut de l'image qui, elle, résume l'essence du film. Il résulte de toutes ces contraintes un art souvent conventionnel qui répond d'abord aux goûts d'un large public. Par conséquent, l'affiche cinématographique est rarement une œuvre avant-gardiste; elle est plutôt le reflet des modes et des codes iconographiques à une époque et dans un lieu donnés. Toutefois, certains graphistes arriveront à s'en tirer malgré ces contraintes et à créer des œuvres qui feront preuve d'un certain génie.

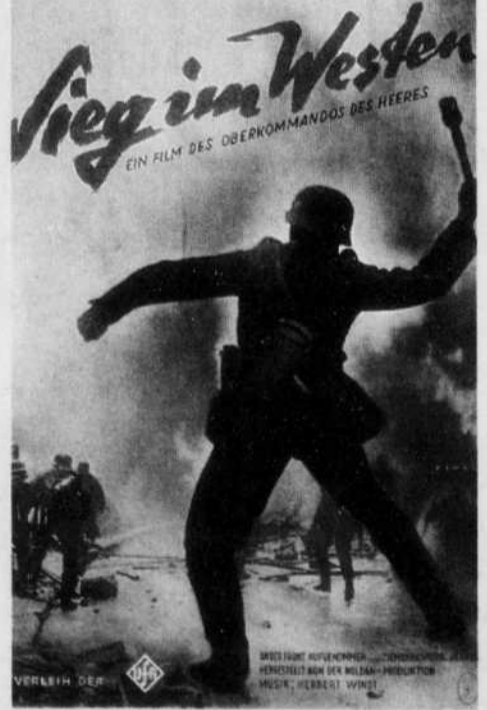
# FORMES



Wunschkonzert, 1940  
Boto Arndt



Gleisdreieck, 1936 / 37  
Peter Pewas



Sieg im Westen, 1941  
Peter Pewas

QUAND L'ART GRAPHIQUE  
EST AU SERVICE DU RÊVE  
SUR PELLICULE.

Un premier tour de salle permet de constater que les styles empruntés par les graphistes de la UFA sont nombreux, allant du symbolisme à l'expressionnisme en passant par l'art déco, le futuro-constructivisme, le néoromantisme germanique, le néogothique, l'imagerie naïve (proche de la xylographie religieuse médiévale) et l'icongraphie fasciste.

La sélection des œuvres présentées dans cette exposition rend tout à fait justice à la diversité des styles et des talents des artistes de la UFA. Les magnifiques pièces produites dans les années 20 par Josef Fenneker et Theo Matejko, véritables pionniers de l'affiche cinématographique allemande, de même que les travaux de Louis Oppenheim et Boris Bilinsky se distinguent par leur force et leur puissance graphique.

Les affiches des années 20 sont, règle générale, plus novatrices que celles des décennies ultérieures. En cela, elles sont en symbiose avec les films dont elles font la promotion. De ce nombre, les *Metropolis* (Bilinsky), *Dr Mabuse* (Matejko) et autres *Carmen* (Fenneker) sont autant de petits trésors. Quant aux affiches produites pendant les années de guerre, si elles ne sont pas des chefs-d'œuvre artistiques, elles s'avèrent particulièrement intéressantes d'un point de vue sociohistorique. Il se dégage des œuvres de cette période une tendance marquée pour deux grands genres cinématographiques: d'abord les films de guerre et de propagande, puis les films de divertissement aux intrigues petites-bourgeoises superficielles qui ne sont pas sans évoquer les célèbres téléphones blancs du cinéma italien de l'époque mussolinienne.

Catalogue contre exposition?

Si les essais qui précèdent la section catalogue de la publication accompagnant cette exposition sont d'un intérêt indéniable, la partie catalogue, elle, laissera plus d'un lecteur sur sa faim. L'idée de présenter une critique publiée au moment de la sortie du film que l'affiche annonce n'est pas mauvaise en soi, peu s'en faut. Mais voilà: il s'agit d'un catalogue et d'une exposition consacrés aux affiches de films, non aux films eux-mêmes. Non seulement un commentaire sur les caractéristiques graphiques des affiches aurait été plus à propos, il aurait permis d'étayer la thèse du commissaire de l'exposition, Christian Maryska (de la Österreichische Nationalbibliothek), qui affirme qu'au-delà de leur fonction commerciale, ces affiches sont des œuvres d'art à part entière. On veut bien le croire, mais la démonstration doit encore être faite!

Dans un essai intitulé *Ballyhoo! Ballyhoo! Ballyhoo!*, Michael Töteberg commente un ensemble de produits promotionnels réalisés par la UFA afin de promouvoir ses films et stimuler les entrées au box-office. Outre les affiches, il évoque, photos à l'appui, les saisissantes façades de salles de cinéma créées par Rudi Field, véritable génie du design d'événement et de présentation, dont les créations pour les films *Asphalt*, *Spione* et *Frau im Mond* sont particulièrement réussies.

Nonobstant les quelques réserves exprimées ici, l'exposition vaut largement le détour tant par la diversité des affiches qu'elle présente que par les indéniables qualités graphiques de certaines d'entre elles. Pourquoi boudier son plaisir?

REGARDS OBLIQUES

## UFA: mode d'emploi

Fondée en 1917 par le général Ludendorff pour servir la propagande de guerre du Kaiser, la UFA (Universum Film Aletien Gessellschaft) devint, au sortir de la Première Guerre mondiale, la plus importante maison de production de films en Allemagne. Si son premier mandat était de remonter le moral du peuple lourdement éprouvé par le conflit, elle n'en fut pas moins le lieu de réalisation de quelques-uns des films les plus avant-gardistes de l'époque de la République de Weimar. Dans ses studios allait en effet naître le premier véritable cinéma national allemand, l'expressionnisme, lequel hanta les écrans quelques années durant avant de céder la place au *Kammerspiel*. Avec la venue, en 1927, d'Alfred Hugenberg à sa tête — faut-il rappeler que le cuisant échec commercial de l'exorbitant *Metropolis*, de Fritz Lang, avait précipité la UFA dans un gouffre financier? —, la UFA devint progressivement un organe au service des idéologies de droite. Cette tendance s'affirma avec la venue au pouvoir du parti national-socialiste, en 1933, et la nationalisation des studios de Berlin et de Postdam par la Chambre du cinéma du III<sup>e</sup> Reich en 1937. Au sortir du second conflit mondial, la branche ouest de l'UFA fut en partie «démantellée» par les Alliés, alors que la section est, passée aux mains des Soviétiques, allait pour un temps être mise au service de Staline avant de devenir la Deka de la RDA. Avec la chute du Mur, la UFA de Balbelsberg (ancienne Allemagne de l'Est) renaît lentement de ses cendres pour redevenir cette «réponse européenne à Hollywood» qu'elle fut dans ses grandes années.

Ainsi, non seulement la UFA s'avère un symbole de la grande époque du cinéma allemand, son histoire même est une sorte de condensé de l'histoire culturelle allemande du XX<sup>e</sup> siècle. Pour en savoir plus, une lecture: le brillant essai de Klaus Kreimeier, *Une histoire du cinéma allemand - La UFA* (Flammarion, 1994).

AFFICHES DU STUDIO DE LA UFA (1918-1943)

Salle Norman-McLaren de la Cinémathèque québécoise  
À Montréal  
Jusqu'au 3 juin

IDM

Mois du design 2001 : la fête continue !

Institut de Design Montréal

390, rue Saint-Paul Est  
Marché Bonsecours (niveau 3)  
Montréal (Québec)  
Canada H2Y 1H2  
Téléphone : (514) 866-2436  
Télécopieur : (514) 866-0881  
Courriel : idm@idm.qc.ca  
Site Web : http://www.idm.qc.ca

MARCHÉ BONSECOURS

"Vitrine Design", du 1<sup>er</sup> au 31 mai  
La Galerie de l'Institut de Design Montréal présente sa collection été 2001 : une multitude d'objets pour la maison, l'extérieur, des bijoux et des meubles sont la démonstration de l'importance du design dans la vie quotidienne.  
Information : (514) 866-1255, poste 21

UNIVERSITÉ MCGILL

Département d'architecture  
- Aquarelles architecturales de P. Roy Wilson, B. Arch. '24  
- Exposition "Projets de thèse du programme de maîtrise en architecture"  
- Exposition "Projets des ateliers de design"  
Du 1<sup>er</sup> mai au 1<sup>er</sup> juin, de 9h à 17h  
Information : (514) 398-6700

ASSOCIATION DES DESIGNERS INDUSTRIELS DU QUÉBEC (ADIQ)

Prix ADIQ-André Jarry, édition 2001  
- 2 mai, 18h : École de design de l'Université de

Québec à Montréal

- 3 mai, 18h : École de design industriel de l'Université de Montréal  
- 15 mai, 18h : Programme Techniques de design industriel du CEGEP Sainte-Foy  
Information : (514) 287-6531

UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL

Faculté de l'aménagement : XPO01  
Exposition des projets des étudiants finissants en architecture, architecture du paysage, design d'intérieur, design industriel et urbanisme.  
Du 4 au 6 mai, de 12h à 19h  
Information : (514) 343-7294

ASSOCIATION DES ARCHITECTES PAYSAGISTES DU QUÉBEC (AAPQ)

Les Tours guidées proposent un circuit en autobus d'une durée de 3 heures, animé par L'Autre Montréal, ayant pour thème :  
- Parcs, squares et places publiques, le 6 mai à 13h30  
- Les ruelles de nos quartiers, le 13 mai à 13h30  
Réservations : (514) 521-7802

Le Mois du design 2001 est une initiative de l'Institut de Design Montréal en collaboration avec ses partenaires. Il est placé cette année sous la présidence d'honneur de Madame Louise Harel, ministre d'État, Ministère des Affaires municipales et de la Métropole.